

JOURNAL
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES

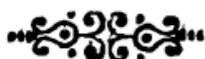
FUGITIVES DE LI-
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ,
ancienne & moderne ; de Découvertes des
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la
République des Lettres ; & de diverses au-
tres Particularités intéressantes & curieuses ;
tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI,

Septembre 1747.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1747.



1747



JOURNAL

HELVETIQUE,

DEDIE' AU ROI.

Septembre 1747.



DISCOURS.

Sur l'Existence de Dieu, & sur ses Perfections.

DE toutes les Preuves qui établissent l'Existence de Dieu, il n'y en a point de plus sensible, de plus à la portée de tout le monde, & dont l'évidence soit, pour ainsi dire, plus manifeste, que celle qui est tirée du Spectacle de la Nature; c'est aussi sur celle ci, que nous insisterons d'avantage: Toutes les autres Preuves ont quelque chose d'abstrait & qui exige trop d'attention; il faut suivre une Chaine de Raisonnemens dont tous les

Homes ne sont pas également capables ; mais ici, il suffit d'ouvrir les yeux pour reconnoître un Createur ; tout nous le montre. il faut s'aveugler volontairement pour ne pas admirer dans la vaste étendue de l'Univers, & dans le bel ordre qui y règne, la Main sage & puissante qui l'a créé & qui le maintient. Aussi *Cicéron*, tout Païen qu'il étoit, dit ; qu'on ne peut regarder le Ciel, & contempler tout ce qui s'y passe, sans voir avec toute l'évidence possible, qu'il est gouverné par une Intelligence suprême & divine. On voit dans la Nature, Mouvement, Pensée, Dessein ; on voit en même tems, que la Matière ne renferme aucune de ces Propriétés : Il faut donc qu'il y ait une autre Substance au dessus de la Matière & de qui elle dépende.

On peut considerer Dieu sous l'idée de Créateur, & c'est la première qui se présente à l'Esprit : C'est aussi celle sur laquelle les Ecrivains sacrés insistent d'avantage. Ils nous rapellent sans cesse à nôtre origine & aux merveilles sans nombre que nous présentent l'ouvrage de la Création. „C'est Dieu, dit „ Job, qui done du poids au Vent , qui „ pèse & qui mesure les Eaux. Il étend „ l'Aquilon sur le vuide & suspend la Terre „ sur le Néant. Les Colones des Cieux „ sont ébranlées & s'étonent à la menace. „ Quand je contemple les Cieux, s'écrie le

„ Psalmiste, je dis : Qu'est ce de l'Home
 „ mortel que tu te souviennes de lui, & du
 „ Fils de l'Home que tu le visites ? Les
 „ choses invisibles de Dieu, dit St. Paul,
 „ savoir sa Puissance éternelle & sa Divinité,
 „ se voient come à l'oeil, étant considérées
 „ dans les Ouvrages.

On peut en second lieu considerer Dieu sous l'idée de Conservateur. Come tel, il gouverne ses Créatures par des Loix sages & convenables à leur nature ; il les conduit toutes à leur destination, sans qu'elles puissent s'en éloigner ; il dirige les Etres intelligens par les Règles invariables qu'il a gravées dans leur Conscience ; il est leur suprême Législateur ; il maintient l'harmonie des Etres sans intelligence, par des Règles générales & primitives qu'il suspend à son gré, ou plutôt, qu'il ne suspend jamais, puisque ce qui nous paroît une interruption est une suite de ces mêmes Règles, par le moyen desquelles il amène des Evénemens singuliers & imprévus. Ainsi, tout s'exécute sous ses yeux, tout marche au but sous ce Guide puissant & invisible : „C'est en lui, dit Job, „ que se trouvent la sagesse & la force ; c'est „ à lui qu'appartiennent le conseil & l'intel- „ ligence. C'est lui qui parle au Soleil & „ il ne se lève pas ; l'Eternel transporte les „ Montagnes, & il les renverse dans sa fu-

„ reur ; il fait trembler la Terre, & ses Riv-
 „ liers sont ébranlés. Il étend les Cieux,
 „ & il marche sur les hauteurs de la Mer ; il
 „ fait des choses si grandes qu'on ne les peut
 sonder & tant de choses merveilleuses,
 qu'on ne les peut compter.

La Puissance de Dieu se manifeste sur la
 Terre, au Ciel & dans les Enfers. Elle se
 manifeste sur la Terre, en maintenant toutes
 choses dans l'ordre qu'il a établi dès le co-
 mencement, malgré les révolutions des Sai-
 sons, malgré la voracité des Tempêtes, mal-
 gré les passions des Hommes & l'inconstance
 naturelle aux choses humaines. En vain,
 tous les Mortels s'uniroient-ils contre lui ; il
 n'a qu'à se montrer pour dissiper leurs Pro-
 jets. Ils s'avance & ils fuient loin de sa face,
 mais les Coteaux & les Abîmes les plus pro-
 fonds, ne sauroient les dérober à sa colère.
*L'Abîme est nud devant lui & le Goufre, n'a
 point de couverture.* Il parle, & à sa voix les
 Méchans tombent en poussière ; on cherche
 la place qu'ils occupoient & on ne la trouve
 plus. L'Univers entier est devant lui come
 le Néant. La Mer agite & élève ses ondes,
 il semble qu'elle va couvrir la Terre de ses
 Flots & la sommerger ; Dieu lui comande de
 s'apaiser & de rentrer dans son Lit, soudain
 elle retire ses Flots & n'ose franchir les Li-
 mites que la Main de son Maître lui a tracées.
*Voilà, il retiendra les Eaux & tout deviendra
 sec*

sec; il les lachera, & elles renverseront la Terre.

La Puissance de Dieu s'exerce aussi dans le Ciel : Il y fait sentir aux Fidèles la plénitude de sa bonté; sa présence les remplit de joie & la Lumière les éclaire. C'est là, où leur félicité est aussi étendue que leur espérance.

Cette suprême Puissance ne se manifeste pas moins dans les Enfers. C'est-là, où il fait sentir aux Rebelles le poids de sa Justice & de sa Colère. C'est là, où il vange par les remors dévorans, la Clémence méprisée & ses Loix foulées aux pieds. Punition d'autant plus terrible, que le Coupable est contraint d'avouer qu'il ne tenoit qu'à lui de s'en garantir, & qu'elle est la juste peine de ses Crimes. *Il y a en Dieu, dit Job, une Majesté redoutable: Il est grand en Puissance & en Jugement, mais il n'opprime personne.* Cela ne prouve-t'il pas, qu'il faut craindre Dieu, & ne craindre que lui seul?

Enfin, Dieu, quoi qu'invisible, est présent par tout. La Terre & les Cieux sont remplis de sa magnificence. Il est sans commencement & sans fin; invisible & souverainement intelligent. La Lumière, disoit Pythagore, est son Corps, & la Vérité son Ame. Il a tiré tous les Etres du sein du Néant, & leur a donné à tous le Mouvement & la Vie. Il trouve en lui même un Modèle

parfait, qui renferme la proportion, l'ordre & la beauté de toutes les Créatures. Son Empire n'a point d'autres bornes que l'immenfité. *Où irai je pour m'éloigner de ton Esprit ? Où fuirai je pour me cacher de devant ta face ? Si je monte dans le Ciel, tu y es, si je me couche dans le Sepulcre, tu y es encore, Quand je prendrois les Ailes de l'Aube du jour, pour aller loger au bout de la Mer, ta main même m'y conduiroit & là ta droite me saifiroit. La Nuit est devant lui come le Jour, & les Ténèbres sont come la Lumière. Il tient dans sa main l'Ame de tout ce qui vit, & l'Esprit de toute Chair humaine. Vous tous les Peuples attribués à l'Eternel la Majesté & la Force, car l'Eternel est grand & redoutable.*

Les Païens vouloient des Divinités qui marchassent devant eux. Incapables de s'élever à des Etres spirituels & invisibles, ils les humanisoient en quelque sorte & les abaissoient jusques à eux. Il leur étoit plus aisé de faire un Dieu que de faire un Home. Mais nôtre Dieu, sans rien perdre de sa Majesté & de ses augustes Perfections, se manifeste dans les Créatures. Là, come dans un Miroir, nous contemplons sa souveraine Sagesse & sa Puissance infinie. Les Païens étoient trop imparfaits & trop vicieux, pour concevoir un Etre saint & tout parfait. Ils partageoient les Perfections de l'Etre suprême

me; ils attribuoient à l'une de leurs Divinités la Force & la Puissance; ils donnoient à l'autre la Sagesse & l'Intelligence; de là, un Culte aussi défectueux que l'étoit l'Objet de leur adoration. Les Chrétiens plus éclairés, ayant reconnu avec les Païens, l'existence d'un Etre supérieur à l'Homme, & à qui il doit son origine, Vérité qui fait la Baze de toutes les Religions, l'ont représenté tel qu'il est, ou plutôt tel qu'il se présente à nous dans les Oeuvres de la Création & dans la Révélation; car il ne faut pas s'imaginer, que des Etres finis & imparfaits come nous le sommes, puissent avoir une idée claire & complète de l'Etre infini & tout parfait. *Trouverois tu le fond en Dieu, en le sondant? Ce sont les Hauts des Cieux, qu'y ferois tu? Ce sont des choses plus profondes que les Enfers, qu'y connoitrois tu?* Les Chrétiens ayant donc mieux connu Dieu, lui ont aussi rendu un Culte plus digne de lui. Au lieu de lui présenter des Sacrifices sanglans, souvent cruels & barbares, ils lui offrent leur propre Cœur. Ils savent qu'il n'y a point de Victime plus agréable à ses yeux, qu'une Ame pure & fidèle. L'Homme est capable d'une Religion; le Sentiment de ses besoins & de sa foiblesse l'oblige à rendre Homage à celui qui peut seul le secourir & le protéger. Dieu exige de lui un Culte qui manifeste sa soumission & sa

reconnaissance ; aussi tous les Hommes ont ils reconu une Loi si juste & si naturelle. Ici, les Peuples les plus sauvages sont d'accord avec les Peuples les plus civilisés. Cette Loi s'est fait jour au travers de l'ignorance la plus grossière ; elle n'est pas l'ouvrage de la Politique. La Politique varie selon les tems & selon les lieux ; d'ailleurs, elle se borne à régler l'extérieur, & ne va point jusques au Cœur. Ciceron a reconu que cette Loi est universelle, immuable, éternelle & très aimable. Elle n'est pas, dit il, *une invention de l'Esprit humain, ni un établissement arbitraire des Peuples, mais elle est un ordre de la Raison éternelle qui gouverne l'Univers.*

Il seroit étonnant que toutes les Créatures anonçassent, à leur manière, la dépendance où elles son à l'égard du Créateur, & que l'Homme seul, qui, doué de raison, peut le conoitre & lui rendre hommage, gardât le silence. Seroit-il seul excepté d'une Loi si générale, lui qui peut le mieux en remplir les devoirs & les conditions, par les facultés que Dieu lui a donées ? Comment pratiquer la Vertu, si on ne l'étudie pas ? Peut elle consister dans quelqu'autre chose, que dans une intention sincère de régler ses Pensées & ses Actions sur la Volonté & sur la Loi de Dieu ? Aussi Ciceron dit, *Qu'en bannissant la Créance*
d'une

de une Divinité & son Culte, on détruit en même tems la bone foi & la justice. Que l'on ne s'y trompe point, la justice n'est autre chose que la conformité de nôtre Jugement & de nos Actions avec la Loi Divine. Il ne sauroit y avoir ni droiture ni équité chez des Gens qui ne prennent pas la Loi de Dieu pour la règle de leurs Mœurs & de leur Conduite. Dès là, on sâpe les fondemens de la Morale, qui n'a pour objet que de procurer, par le moïen de la Vertu, le plus grand bonheur dont on soit capable.

Les Créatures ne nous ofrent qu'une image bien foible & bien imparfaite des Perfections de l'Être suprême, parce qu'elles sont très bornées, & que leur durée est passagère. Nous n'en découvrons d'ailleurs que les dehors & la surface. Nous ne pouvons pénétrer jusqu'à leurs principes, ni apercevoir le rapport & la liaison qu'elles ont entr'elles. Nous voïons le Spectacle, sans en voir ni en deviner même les ressorts. Cette Décoration dont la Méchanique semble se dérober à nos yeux, prouve cependant quel est le génie & l'habileté du grand Machiniste qui la fait mouvoir. Quand on voit un beau Portrait, on ne peut s'empêcher d'en admirer l'Original. Ici l'Original est Dieu même, qui s'est peint dans ses Ouvrages ; mais il

ne s'y est peint que d'une manière proportionnée à la foiblesse de nôtre vûe & de nôtre esprit. Quand il en sera tems, c'est à dire lorsque nos yeux seront en état de suporter l'éclat du grand jour, il levera le Bandeau qui nous le cache. Nous verrons alors pleinement ce que nous ne voions aujourd'hui qu'en partie. Nous sommes ici bas dans un lieu d'apprentissage & d'épreuve ; ce que nous conoissons de Dieu & de sa volonté suffit, pour nous le faire aimer & respecter. Il se montre assés à nous, pour nous remplir du desir de le contempler de plus près. Les foibles rayons qu'il laisse échaper suffisent pour éclairer nôtre route, & pour nous conduire au Séjour de la Lumière. Nous estimons un Architecte qui a formé le plan d'un Edifice vaste & bien ordonné, & qui a sù joindre les graces à la solidité. Mais qu'est ce que cet Edifice, comparé à la vaste étendue des Cieux & à la beauté de cet Univers ? C'est là, où brille de toutes parts, je ne dis pas de simples lueurs de la Sagesse & du Pouvoir de l'Être suprême mais des preuves éclatantes de ce même Pouvoir & de sa Bonté infinie. L'Homme peut il dire, *Tu étois ici, & je n'en savois rien ?* Ne seroit il pas démenti par ses propres yeux, qui découvrent par tout la Main du Créateur, & qui n'ont qu'à

s'ou-

s'ouvrir pour contempler ses merveilles ? Toutes ces Pyramides , tous ces Trophées que la flatterie a élevés pour perpétuer les Faits des grands Hommes , sont moins des Monumens de leur Gloire , que des témoignages de leur orgueil , des preuves de la foiblesse & du néant de la Vie humaine. Mais les Ouvrages du Créateur ont un caractère de grandeur & de sagesse , qui manifeste qu'on ne trouve qu'en lui seul , un Pouvoir sans bornes & une suprême Intelligence. Plus on les examine de près & avec attention , plus on y découvre de véritables beautés. Au contraire , les Ouvrages de l'Art , quelques admirables qu'ils soient , perdent beaucoup à être considérés de près. Le travail y laisse toujours des traces grossières qui décèlent une main foible & inepte.

Si nous entrons à présent dans un Examen détaillé des Ouvrages de la Nature , nous verrions qu'ils publient hautement , la Sagesse & le Pouvoir immense du Créateur. Dans les Plantes , quelle organisation fine & délicat ! Le Soleil , en mettant en mouvement le Ressort de l'Air , pousse la sève , de la Racine jusques aux Branches les plus minces & les plus hautes : Cette sève se diversifie en mille manières selon les Canaux par lesquels elle passe. De là vient cette va-

riété

riété de Fleurs & de Fruits, qui ne charment pas moins les yeux que le gout & l'odorat. La Terre fournit sans cesse ce suc précieux, & ne s'épuise jamais: C'est une Mère tendre & féconde, qui ne se lasse point de produire, & qui semble se réjouir elle même des Biens qu'elle nous fait. On admire par tout une unité de dessein, qui se développe successivement, & qui, en se modifiant de mille manières, multiplie les Objets & en fait la diversité. Si nous passons des Plantes aux Animaux, nous ne serons pas moins surpris de leur nombre, de leur variété, & des qualités de chacun d'eux. Nôtre Oeil sera plutôt las de voir, que nôtre Esprit d'admirer. Aucune espèce ne se perd, quelque guerre qu'on lui fasse, & quelques obstacles qu'elle trouve à sa propagation. Aucune aussi ne se multiplie au delà des bornes que le Créateur lui a prescrites. L'instinct qui les guide semble veiller à leur conservation, & leur enseigne en effet ce qu'il est nécessaire qu'elles fassent pour fournir à tous leurs besoins. Si l'on examine chaque Animal en particulier, on verra que chaque partie qui le compose est propre aux fonctions auxquelles elle est destinée; on y découvrira par tout un but & les moyens les plus propres pour y parvenir. L'un a la force en parta-

ge,

ge, l'autre la ruse & l'adresse. Ici, c'est un Animal féroce, que Dieu a relégué dans les sombres Forêts, & qui respecte les Habitations de Homes. Là, c'est un Animal docile, soumis à l'Home, toujours prêt à lui offrir ses services. L'Air est peuplé d'Oiseaux, ornés le plus richement, & qui, par leurs Concerts, semblent chanter un Himne à la louange du Créateur. Tous, sans intelligence, agissent & vont au but comme s'ils avoient la faculté de le conoitre. Si, des Animaux, nous passons à l'Home, nous ne pourrons nous empêcher de reconoitre qu'il a été fait à l'image de Dieu. Quelque merveilleux que soit son Corps, quelque admirable que soient les organes qui le composent, ce n'est pas cependant ce qui mérite le plus nôtre attention. Ce qui en est digne principalement, c'est l'Ame qui aperçoit & qui saisit si promptement ce que les sens lui découvrent; c'est cette Ame qui réfléchit sur le passé, qui anticipe sur l'avenir, qui embrasse, pour ainsi dire, tous les tems; qui conoit ses devoirs & la noblesse de son origine; qui s'élève jusqu'à Dieu, & qui ose aspirer à l'Immortalité à laquelle elle est destinée. Pour moi, je l'avoue, tous les autres objets me paroissent minces & petits; ils s'évanouissent tous devant moi, quand je considère

la grandeur de cette Ame & la noblesse de sa destination. Que l'on ne me parle point de ces vastes Corps, qui roulent si majestueusement sur nos têtes, & dont le Cours réglé depuis tant de Siècles, mesure le tems, annonce les Saisons, & fait le Jour & la Nuit. L'Ame de l'Home capable de distinguer le bien & le mal, qui a la force & la liberté de s'approcher de l'un & de s'éloigner de l'autre, qui s'aplaudit de son choix quand il est conforme à l'ordre, qui conoit les Loix de son Dieu & qui prend un si grand plaisir à les pratiquer, qui née pour l'Éternité, a la noblesse d'y aspirer ; me paroît bien supérieure à des Corps qui n'ont qu'un éclat passager ; qui sont sans conoissance, & n'ont pas le pouvoir de sortir du Cercle que le Créateur leur a tracé. Si l'on aperçoit chez l'Home des traces de Justice & de Bonté, si l'on y découvre des lueurs d'intelligence & de sagesse, qui sont come des émanations de la Divinité, peut on douter, que Dieu, qui en est la seule & véritable source, ne possède ces sublimes perfections au souverain degré ? L'Ouvrage seroit il au dessus de l'Ouvrier ; seroit il plus parfait que lui ?

Voïons à présent de quelle manière Dieu gouverne les Êtres intelligens & les Êtres sans intelligence. Les choses inanimées & privées

vées de raison ne sauroient se conduire par elles mêmes : Elles ont besoin qu'une Main sage maintienne l'ordre & la subordination : Celui qui les a faites, peut seul les diriger & les soutenir. C'est lui qui préside à tous leurs mouvemens, qui empêche que les unes n'empiètent sur les autres, & ne détruisent l'harmonie qu'il a établie. Que l'on admette le Hazard pour Guide & pour Directeur, tout rentrera bientôt dans la confusion d'où il a été tiré : Il n'y aura plus ni ordre ni discipline ; l'Univers entier fera renversé, *Dieu seul, dit Job, conoit le chemin & le lien de la Sagesse & de l'Intelligence. Sans lui, les Créatures marchent à tâton en plein midi, comme dans la nuit ; le jour même s'enfonce & se perd dans les ténèbres.*

Dieu gouverne les Créatures sans Intelligence par des Loix générales & primitives ; mais il laisse l'Home dans la main de son Conseil. A la vérité, il lui a prescrit des Règles de conduite, & ces Règles tendent toutes à son bonheur, mais il lui laisse la liberté de les pratiquer ou de les violer. Il a muni ses Préceptes de Promesses & de Menaces, pour rendre l'Home plus attentif à leur observation ; mais il lui laisse le choix de la peine ou de la récompense. Il lui a donné le Flambeau de la Raison pour se conduire, c'est à lui à en faire usage. Dieu n'ex

xige de lui qu'un Homage volontaire ; s'il étoit forcé à faire le bien, dès lors il ne seroit plus libre : Il cesseroit d'être Home, c'est à dire, un Etre raisonnable, capable de se conduire par ses propres Lumières ; qui conoit le juste & l'injuste, & qui se rend en effet coupable en foulant aux pieds les ordres de son Créateur. Un Poete Païen * a bien senti que l'Home avoit des Devoirs à remplir : *Mortels, dit il, apenes de bone heure à vous conoitre & à raisonner sur la nature des choses & étudiés ce que la Divinité exige de vous, en vous plaçant sur cette Terre*

Cicéron ne s'exprime pas sur ce sujet avec moins de force : *La Découverte de la Vérité, dit il, est ce qui appartient le plus intimement à la Nature de l'Home. Sa Vie & sa Nourriture, c'est d'apprendre & de penser ; c'est pourquoi nous sentons tous un desir si ardent de nous instruire & de conoitre. Les Sages de tous les tems, ajoute il, ont fait profession de croire, que l'Esprit de Dieu gouverne cet Univers par son éternelle Raison. C'est lui que nous concevons sous l'idée d'un Esprit pur, dégagé de tout mélange corruptible ; qui observe tout ; qui donne le mouvement à tout, & qui trouve en lui même les principes de ses propres Mouvemens & de ses Déterminations. Puisque Cicéron dit expressement, que les Sages de tous les tems ont connu ces importantes Vérités, il faut convenir aussi, qu'elles ne sont point trop hautes pour nous ; qu'elles ne*

* l'erje.

sont point dans les Abîmes ni au delà de la Mer, mais qu'elles sont près de nous & dans notre propre cœur. La bonne Philosophie & la Révélation s'accordent parfaitement; c'est que la Religion n'est, à tout prendre, que la Philosophie perfectionnée & mise à la portée de tous les Hommes. La Philosophie est comme le fondement d'un Édifice que la Religion achève. Comme ce Batiment à Dieu lui-même pour Architecte, il n'est pas étonnant qu'on y trouve tant d'arrangement & une si belle Symétrie. Lorsque je contemple les Cieux, les Plantes, les Animaux & l'Homme; lorsque je considère les Loix par lesquelles Dieu gouverne toutes choses, selon leurs usages, leur but, & leur nature, je ne puis m'empêcher de m'écrier; *Certainement l'Eternel est grand & digne d'immortelles Louanges. La Force & l'Excellence sont en lui. La Majesté & la Magnificence marchent devant sa Face.*

Que n'aurions nous pas à dire sur l'Équité des Loix Naturelles, qui, comme nous l'avons déjà indiqué, ne sauroient être l'Ouvrage ni des Préjugés ni de l'Education? Que ne pourrions nous point dire sur l'efficacité de ces mêmes Loix, sur leur utilité, sur l'influence qu'elles ont sur le bonheur des Particuliers & sur la félicité publique! Les Loix Civiles n'ont pas pourvu à tous les désordres & à tous les crimes. Il y a bien des Vices secrets qui leur échappent, ou qui ne sont pas

de leur ressort. Elles n'ont pas le pouvoir de dompter les Passions, & d'aller ainsi à la Source du mal : Elles ne pénètrent pas jusques au Cœur, & ne répriment pas ces noirs Projets conçus dans le silence & exécutés dans l'ombre de la Nuit. Les Loix naturelles montrent aux Hommes un Juge éclairé, présent par tout, qui voit tout, que l'on ne sauroit ni tromper ni séduire ; aux yeux duquel nous ne saurions dérober nos desseins les plus cachés, & dont la Main invisible tient sans cesse le Glaivé levé pour punir le crime.

Mais si ces Loix sont si claires, si invariables & si universelles, d'où vient n'ont elles pas plus d'influence sur les mœurs & sur la conduite des Hommes ? C'est *qu'ils aiment mieux les Ténèbres que la Lumière* ; c'est qu'ils ne font pas attention à ces grandes Vérités & qu'ils ne les ont point assez présentes à l'Esprit. Les Païens ont fait de leurs Dieux les complices de leurs crimes ; & les Chrétiens érigent leurs Passions en Divinités ; au lieu de dominer sur elles, ils n'ont pas honte de s'en rendre les Esclaves. Cependant une sainte Vie est le seul moyen de participer à la Nature Divine : Ce qui forme en nous la plus parfaite ressemblance avec Dieu même, c'est, come le dit Senèque, la Prudence, la Justice & la Sainteté.

On

On ne se borne pas à chicaner, pour ainsi dire, les Loix Morales du suprême Legislateur, on critique encore les Loix Phisiques par lesquelles il gouverne tous les Corps. Pourquoi, dit on, un si grand nombre d'exceptions & d'interruptions à ces Loix ? On pourroit répondre ; *Qui es tu, ô Home, pour interroger l'Eternel ? As tu été formé avant les Montagnes ? As tu été instruit dans le Conseil secret de Dieu ? L'Home est il plus savant que celui qui l'a fait ?* Nous, dont les connoissances sont si bornées & si imparfaites, ne devrions nous pas garder le silence quand Dieu a parlé ? Mais si l'on ose entrer dans ses Vues, il ne sera pas difficile de les justifier. Le Créateur, qui a établi un ordre si bien réglé, le conserve sans doute par des Loix immuables. Si dans des occasions extraordinaires, il juge à propos de les suspendre, c'est pour faire voir qu'il en est l'Auteur c'est pour manifester son pouvoir & sa bonte : C'est ainsi que la Mer s'ouvre, pour faire passage aux Hebreux, qui fuient devant les Egyptiens ; c'est ainsi que ces fiers Ennemis, qui les poursuivent sont engloutis dans les ondes, qui se déploient tout à coup ; c'est ainsi que le Soleil s'arrete pour éclairer la Victoire de Josue, c'est ainsi que le Sauveur du Monde force la Mort à rendre sa proie & que le Sépulcre respecte ses ordres. Un

pouvoir sans bornes, mais sans sagesse & sans bonté, seroit le pouvoir le plus dangereux & le plus funeste. Rassurons-nous ; la Puissance de Dieu éclate bien moins par le Tonnerre & par la Foudre, que par le nombre & le prix de ses Bienfaits : Elle est toujours tempérée par la miséricorde, & ne se manifeste que pour mieux faire sentir sa bonté. *Eternel, ta gratuité s'étend d'âge en âge & ta bonté atteint jusques aux Cieux.*

Il ne tenoit qu'à Dieu de renfermer ses Perfections en lui même ; come elles lui apartiennent & qu'elles constituent son Essence, quand il ne les auroit pas manifestées, il n'en seroit ni moins puissant ni moins heureux ; il n'en seroit pas moins l'Etre infini & tout parfait : *Avant que les Montagne fussent nées & que la Terre fut faite, d'éternité en éternité il est Dieu Fort.* Toutes les Créatures réunies ne sauroient rien ajouter à sa Gloire ni à ses Perfections ; mais il a jugé à propos de les réduire en Acte & de les rendre visibles. Il a voulu que les Etres libres & intelligens fussent les Témoins, & pour ainsi dire, les Juges : Il semble qu'il ait voulu écrire en caractères éclatans & méfaçables qu'il est le Sage & le Tout Puissant par excellence. Par là, il rend les Loix qu'il a doné aux Hommes plus respectables ; par là, il leur fournit les moyens de le célébrer & de s'écrier, *Eternel,*

que tes Oeuvres sont grandes & magnifiques ! Tu les a toutes faites avec Sagesse. Certainement, si ce Monde étoit privé de Créatures raisonnables, il y manqueroit quelque chose ; ce ne seroit plus qu'une vaste Machine sans Spectateurs ; elle ne fourniroit que des décorations passagères, dont on ne verroit ni le but ni les usages. Places y des Etres intelligens capables de connoître le nombre, la beauté & le prix des Ouvrages du Créateur, tout s'anime, l'harmonie renaît, & l'on admire un Plan unique où tout tend à la même fin, où tout concourt au même but. Ce Plan par sa simplicité & les merveilles de son exécution, réunit tous les avantages du Physique & du Moral. Les Loix de l'Etre suprême le dévelopent à nos yeux pour nôtre instruction : *Ce ne sont pas, come le dit un Philosophe Païen, des Chaines qui nous lient, ce sont plutôt des Ailes qui nous élèvent vers le Ciel.* Il est vrai que nous ne pouvons pas tout approfondir. Dieu ne nous montre pas les Ouvrages pour nourrir une Curiosité vaine & téméraire ; mais pour exciter nôtre Respect & nôtre Reconnoissance. Il veut que nous jouissions, avec plaisir & avec tempérance, de ce qu'il met à nôtre portée ; mais il veut aussi que nôtre Raison s'arrête là où l'Infini commence. Il ne nous importe guère moins de savoir ce que nous devons ignorer, que de nous instruire de ce que nous devons apprendre.

dre. Les Dieux dit un Païen, se font sentir au Coeur, & se cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'Esprit. O ! que les Trésors de la Sagesse & de la Science de Dieu sont profonds, qui pourroit les sonder * ?

Rien ne seroit plus aisé que d'étendre les preuves qui démontrent l'existence d'un Dieu, en se bornant même à celles qui sont tirées de la contemplantion de cet Univers ; mais la matière est si vaste, qu'on ne feroit l'embrasser toute entière. Que ne pourrions nous pas dire, par exemple, de la tendresse des Pères pour leurs Enfans ; instinct naturel & general, qui forme le bien le plus fort des Familles & qui est la source de l'Education ? Pourquoi un Père se prive t'il des comodités de la vie, souvent même du nécessaire, pour subvenir aux besoins de ses Enfans ? C'est pour obeir à cette Loi naturelle, qui veut que le plus fort soulage le plus foible, & que les lumières de l'un, se tournent au profit de l'autre. Par là, nos Connoissances se perpétuent, les Talens se perfectionent, & la Societé se maintient. Que ne pourrions nous pas dire encore de l'usage de la Parole ? Des sons, qui n'ont par eux mêmes aucune signification deviennent le signe & l'interprète de

DOS

* Rom. Chap. XI. V. 33.

nos sentimens & de nos pensées. Par là, les Homes converſent entr'eux, ſe comuniquent leurs intentions les plus ſecrètes, leurs beſoins & leurs connoiſſances. Pour rendre ce Commerce plus intéreſſant & plus agréable, Dieu a ataché au ſon de la Voix, quelque choſe de doux & d'harmonieux. Il ſemble que la Parole prête au Viſage & à l'extérieur, des graces & une vivacité qui animent toute la Perſone. Si de la Parole nous paſſons à l'Écriture, nous ne pourrons pas nous empêcher de reconoitre que Dieu ſeul eſt l'Auteur d'une Découverte ſi utile. Par quel prodige! la ſimple combinaison de quelques Lettres, peindra t'elle ce que je penſe & parlera t'elle aux yeux? Je n'ai qu'à tracer quelques Caractères, & celui qui les voit, fait poſitivement ce que je veux lui faire entendre; par ce moiſen, je puis ſoulager l'ennui que me cauſe l'éloignement d'un Ami; je puis transmettre mes Connoiſſances & mes Découvertes à la Poſtérité la plus reculée; je ſuis enfin, come le dit un Poete,

*Contemporain de tous les Homes,
Et Citoyen de tous les Lieux.*

Et que dirons nous de cette variété de Gout, de Talens & de Connoiſſances, qui

en faisant l'ornement de la Société, en fait aussi l'ordre & le lien.

Mais si la seule contemplation du Monde nous fournit une si forte preuve de l'existence d'un Dieu; de sa sagesse, de son pouvoir & de sa bonté, si l'Harmonie qui régné entre tant de parties si diverses nous prouve son unité, il faut cependant l'avouer, il n'y a que la Révélation qui ait mis cette vérité dans tout son jour. Avant elle, les Hommes ne faisoient que bégayer, pour ainsi dire; ils entrevoioient quelques lueurs au milieu d'une profonde nuit; c'étoit une foible Aurore qui anonçoit le lever du Soleil. Que l'on compare un *Platon*, un *Socrate*, un *Cicéron*, tout ce que le Paganisme a fourni de plus grand & de plus éclairé, avec notre Seigneur *Jesus Christ*; on verra que les Lumières naturelles ne vont pas loin, si elles ne sont aidées de la Révélation; aussi quelques Philosophes Païens atendoient cette Révélation avec une forte d'impatience; ils sentoient qu'il étoient dans les ténèbres & qu'ils n'avoient pas la force d'en sortir par eux mêmes; ils espéroient que la bonté de Dieu feroit enfin lever son Soleil sur la Terre; qu'il déclareroit clairement sa volonté aux Mortels, & qu'il mettroit en lumière la Vie & l'Immortalité.

Quel

Quel usage devons nous faire de ces Vérités ? La vue des sublimes perfections de l'Être suprême doit nous remplir de respect pour lui & de reconnoissance pour ses bienfaits ; elle doit nous inspirer une parfaite confiance & une entière soumission à sa volonté. Plus un Être est grand & parfait, plus il mérite notre estime, votre obéissance & notre vénération : Or quoi de plus grand & de plus parfait que Dieu ? *Qui est come toi entre les Forts ; ô Eternel ! Qui est come toi magnifique en Sainteté !*

Comme les Païens n'étoient éclairés que par les Lumières naturelles, ils n'avoient aussi de Dieu, qu'une idée très défectueuse & très imparfaite. Ils n'avoient guères recours à lui que dans des cas rares & extraordinaires. Leur Culte répondoit à l'idée qu'ils avoient de la Divinité. Il étoit grossier & matériel ; il leur étoit plus aisé d'offrir des Victimes & d'élever des Temples superbes, que de sacrifier à Dieu leurs Passions. Ils ignoroient que Dieu habite avec moins de plaisir dans le Ciel, que dans le Cœur de Justes, qui est son vrai Temple.

Aux Juifs même, à qui Dieu s'étoit communiqué d'une manière particulière, il falloit des coups d'éclat, des Miracles, pour les réveiller de leur assoupissement, pour les tirer de leur

leur létargie & vaincre leur incrédulité. Je sai que les Miracles sont, en quelque sorte, le Sceau de la Divinité ; cependant, je n'admire pas moins son Pouvoir & sa Sagesse, lorsque sans paroître se mouvoir, Dieu maintient dans cet Univers, un si bel ordre, & une si merveilleuse harmonie. Je suis rempli d'admiration & de terreur, lorsque je me représente qu'à sa voix, toutes les Créatures sortent du néant ; qu'il n'a qu'à retirer son soufle & elles y rentrent ; mais je loue & je béni Dieu, come mon Maître & mon puissant Bienfaiteur, lorsqu'après m'avoir doné la vie, il me la conserve & me comble de biens. Quelqu'un disoit que la crainte a fait les Dieux ; on se trompe ; elle ne peut faire que de vils Esclaves : Si quelque chose avoit pû les faire, ce seroient la Reconoissance & l'Amour.

La Contemplation de la Nature est un Livre ouvert à tout le Monde ; c'est come l'Evangile des simples, où ils peuvent puiser la conoissance d'un Dieu ; mais pour le bien conoitre, il faut vouloir lui ressembler ; il faut faire tous nos efforts pour en imiter les Vertus & la Sainteté : „ Il faut tacher d'être „ parfait, come nôtre Père qui est dans les „ Cieux est parfait. Quel plus beau Modèle pouvons nous nous proposer ; & quel plus

excellent usage pouvone nous faire de nos Facultés, que de les employer à cenoble exercice ! La Vertu embélit l'Ame, l'élève au dessus des foibleſſes de l'humanité, & lui procure le vrai bonheur. L'étude de l'Histoire naturelle, en nous rendant plus éclairés, doit nous rendre plus vertueux, & par là, plus conformes à nôtre divin Original. L'Ordre Phisique qui règne dans le Monde, doit nous conduire à l'ordre Moral. La Structure & l'Artifice de cet Univers, dont nous conoiſſons l'origine, & dont nous prévoions la décadence & la ruine, doivent nous faire aspirer à un domicile éternel, à un état où nôtre Félicité assurée sur Dieu même, comblera nos vœux ; où nous n'aurons plus à luter contre la chair & contre le sang ; où tous nos doutes seront dissipés ; & où nôtre espérance sera changée en certitude,

Genève. I. B. T.

* * * * *



Bouillade SECOND

- Extrait du Traité des RENONCULES.*

LE Père Dardenné dans la Ire. Partie de son Traite, nous a donné l'Histoire naturelle de la Renoncule, & il l'a finie par l'eloge de cette belle Fleur. Nous avoûs vû un Auteur enthousiasmé de son sujet, & exaltant en termes fort pompeux la beauté de ses chéres Renoncules. Un Lecteur de sang froid aura trouvé sans doute qu'il l'a pris sur un ton un peu trop haut.

Je me rapelle que l'Année du Sacré de Louis XV. il parut une *Histoire de la sainte Ampoule*. Un Journaliste, qui en a donné l'Extrait, dit, que cette Histoire étoit bonne pour le fond, mais qu'il en trouvoit le stile un peu trop *ampoulé*. Si ce même Journaliste rend raison de ce Traite des Renoncules, je m'atens qu'il dira de même que le Père de l'Oratoire a bien manié son sujet, qu'il lui semble seulement que ce Traité de Fleurs est un peu trop fleuri. Il est vrai qu'il est écrit dans ce goût là, & que, lors sur tout qu'il

* Voyez le Journ. Helvétique. Août p. 142.

qu'il a fait l'éloge de la Renoncule, ça été dans le stile orné & même sublime du Panégyrique. Mais on ne doit pas être surpris si sur cet Article son imagination s'est un peu échauffée. Il va nous donner présentement des Préceptes pour bien élever les Renoncules. Ces leçons ne comportent pas autant d'ornemens, & semblent ne demander que d'être énoncées simplement & d'une manière claire. Cependant il ne s'est point relâché du côté du stile. On y retrouve encore un Orateur qui fait embélir tout ce qu'il manie. Sachons lui en gré dans le fond. Il a sans doute voulu corriger par les agréments du stile, la sécheresse de sa matière.

Un des premiers soins qu'exigent les Renoncules, est sans contredit de leur assurer un fond, qui puisse les contenir. Le choix & la préparation de la Terre est ce qu'il faut d'abord examiner.

Si on les met en pleine Terre, que ce soit dans un emplacement bien exposé, & qu'on ne les y confonde pas avec d'autres Plantes, car elles aiment à être seules. Des Plantes trop voisines leur déroberaient la nourriture. Outre cela on les place seules dans un endroit, afin qu'elle puissent y figurer avec plus de dignité & de bienveillance.

On peut mettre aussi des Renoncules dans
des

des Pots. Come ils réunissent les avantages de toutes les expositions, par la facilité qu'on a de les transporter où l'on veut, qu'il est gracieux d'en pouvoir parer les endroits qu'on souhaite, qu'au surplus, il est plus aisé de se donner des Vases, & de trouver des Fenêtres & une Galerie à les placer, que d'avoir un Jardin ; on en plante ordinairement dans des Pots ou dans des Caisses portatives : C'est même de cette manière que les Curieux logent leurs plus belles Espèces.

Il est cependant vrai qu'elles font plus de progrès en pleine terre, pourvû que la bone disposition de l'endroit, & les soins du Fleuriste les garantissent des injures de l'Hiver. Outre plusieurs avantages de la pleine Terre, c'est que la fraicheur qui s'y conserve mieux, ne laisse pas si tôt tomber nos Renoncules dans une soif dangereuse. Dans les Pots, quelque bien conditionés qu'ils soient, les provisions sont courtes, mais en plein champ, les Racines savent aller chercher de quoi vivre.

La Terre qui convient aux Renoncules doit être en général, *meuble, grasse*, & de couleur noiratre. Voici la raison que donne l'Auteur de ce que la Terre legere leur convient. Comme on les plante en Au-
tomne

comme, qu'elles sont en terre en Hiver, & qu'elles finissent avant les chaleurs de l'Été, il leur faut un fond plus léger qu'à bien d'autres Plantes, pour les rendre plus susceptibles de l'impression du Soleil, qui dans ces Saisons est fort afoiblie.

Pour ameubler la Terre quand elle en a besoin, on y ajoute de vieux Terreau tiré des Couches usées où le fumier ne conserve plus rien de ses premières apparences. On emploie au même usage une espèce de Terre poreuse & très légère qui se trouve dans le creux de plusieurs Arbres décrépits, & en particulier dans les Saules. L'Auteur du *Spéctacle de la Nature* la croit convenable. *Il faut aux Renoncules, dit-il, une Terre grasse, avec un peu de cendre ou de bois pourri.* *

Cet Article du *bois pourri* pourroit cependant induire en erreur & demande de la circonspection. „ Je me rapelle à ce „ sujet, dit nôtre Auteur, l'Aventure d'un „ Curieux, qui entrant dans un Chantier, „ fut séduit par la couleur de certains débris qu'il y aperçut; c'étoit de la sciure de bois, que le tems avoit seul façonnée; Il se hata d'en faire transporter chez lui, croiant par là de régaler ses

Q

Fleurs

„ Fleurs ; mais quel fut son étonnement
 „ quand il vit ses Renoncles & toutes ses
 „ semailles dessécher & périr comme par
 „ le feu ? J'ai même observé plus d'une
 „ fois, ajoute t'il, après avoir fait scier
 „ des Arbres, que la place où la sciure a
 „ voit séjourné demeuroit infertile, jus-
 „ ques à ce qu'on l'eut ôtée. „ Cependant
 on peut employer sans crainte cette espèce
 de Terreau qu'on trouve dans le cœur
 des vieux Saules, & qui est pourri par vé-
 tusté. L'expérience nous y autorise.

La Terre étant préparée, il s'agit de
 voir dans quel tems on doit planter les
 Renoncles. C'est ordinairement en Sep-
 tembre. Tout le Mois y est propre. On
 peut même planter dès le Mois d'Aout,
 les espèces suivantes ; La *Pivoine*, connue
 depuis si long tems, l'*Aurore*, la *Moscovite*
 & quelques autres. Si le tems les favorise, ●
 elles pourront fleurir en Octobre. Le Lec-
 teur se souviendra, que cét Ouvrage a été
 composé en *Provence*.

L'Auteur examine ensuite si l'on doit
 planter au Printems. Il combat fortement
 le sentiment du Sr. *Emanuelis* qui donna
 en 1692. un *Traité de la Culture des Fleurs*,
 qui fut imprimé à *Bourg en Bresse*. On y
 lit, que le plus assuré c'est de replanter les
Renon-

Renoncules seulement au Mois de Février, & que c'est ce que l'expérience confirme. Le P. Dardenne ne veut point en convenir. Il dit que quand il en a voulu faire l'essai, il ne lui a point réussi, que lors que les Renoncules sont plantées au Printems, la chaleur les surprend, que le mouvement de la sève est trop raréfié & que la Plante en souffre beaucoup. Je le répète encore, & l'on ne sautoit trop s'en souvenir ; il a écrit en Provence, & pour ce Pais-là. L'autre a composé son Traité dans la Bresse, & pour un Climat come le nôtre, où la chaleur est moins vive, & le froid plus dangereux. Je croi donc qu'en transplantant le Sieur *Emanuelis* en Provence, il suivra la méthode du P. Dardenne, & que si nous plaçons le Prêtre de l'Oratoire dans ce Pais-ci, lui & son Parterre, il changera de Maxime, & reconoitra bientôt, que la prudence ne veut pas qu'on expose ses plus belles Renoncules aux rigueurs de l'Hiver. Combien d'autres Controverses ne pourroit-on pas terminer en distinguant ainsi les tems & les lieux !

Les Renoncules ne doivent pas être plantées trop près les unes des autres. Il y doit avoir entre chacune au moins la distance de quatre doigts. L'Oeil doit être mis au dessus, & la pointe des Racines que nous

avons dit qui ressemblent à des doigts, demande d'être tournée du côté d'en bas vers la Terre. Les Experts pourront se moquer de cet avis, come si la chose parloit d'elle même. Mais il n'est pas aussi inutile qu'ils pensent. Notre Auteur avertit qu'il écrit pour les Començans, & assurément plus d'un Novice s'est trouvé embarrassé la première fois qu'il en a voulu planter. Le P. *Dardenne* dit qu'il a trouvé des personnes, qui dans leur apprentissage s'étoient conduits à rebours, s'imaginant que les Renoncules devoient pousser leur feuillager de l'extrémité pointue des Racines.

C'est ce que je puis confirmer come en aiant été témoin. J'ai conu dans l'Université de *Leide*, un très habile Professeur en Philosophie, qui voulut se donner le plaisir de la Culture des Fleurs. Il avoit aquis plusieurs Griffes de belles Renoncules, mais qu'il planta à contre sens. Il me communiqua le lendemain coment il s'y étoit pris, & sachant que j'entendois un peu le métier, il me demanda si ce n'étoit pas la bone manière. Je lui répondis en riant, qu' en juger par la direction qu'il avoit donnée à ses Renoncules, il avoit voulu aparemment en régaler les Antipodes, puisqu'il avoit tourné le germe de leur coté & l'extrémité des Racines du nôtre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Plante souffre beau-

beaucoup de ce renversement; le germe est réduit à faire un grand détour come en demi-cercle, pour monter ensuite perpendiculairement vers la surface de la Terre. Dans cette situation contre nature, les Racines souffrent aussi beaucoup, & ce qui en résulte le plus souvent, c'est que les Grises plantées ainsi, sans dessus dessous, périssent par les obstacles qu'elles rencontrent. Puisque cette bévüe est de conséquence, & qu'on a vu des gens de mérite y tomber, il étoit nécessaire d'avertir de ce piège pour le faire éviter.

Un nouveau motif pour doner cet avis, c'est la figure que *Liger* a donée dans son *Jardinier Fleuriste* d'une Grise de Renoncule. Elle est très propre à porter un nouveau Fleuriste à planter les Grises le germe contre terre. Cette méprise n'est pas la seule à relever dans le Chapitre qui traite des Renoncules. Le *P. Dardenne* avoue franchement, qu'il a été tente de penser que *Liger* n'a jamais cultivé ces Fleurs, & que son savoir lui a paru suspect. quelqu'éloge qu'il se done lui même. Tout le monde a remarqué dans ses différents Ouvrages, une affectation à se louer, surtout dans ses Prefaces, & en particulier dans celle de son Theatre d'Agriculture. L'Abé *Papillon* l'en a cru sur sa parole, & en fait un grand éloge dans sa *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. Rien n'est plus comun que de
le

le voir dans ses différens Traitez d'Agriculture , prendre un ton de Maître sur des Matières qu'il n'entend point. C'est ce dont il étoit important d'avertir une fois le Public.

Autre article surquoi *Liger* est encore en défaut. Il veut qu'avant que de planter les Renoncules , on les mette tremper dans de l'Eau pendant vingt-quatre heures. Il est vrai qu'un bon Fleuriste l'avoit dit longtems avant lui , & c'est apparemment de là qu'il l'a tiré. Un Jésuite Italien nommé le Père *Ferrari* , publia il y a environ cent ans, un Traité de Fleurs en Latin , sous le titre de *Flora* , où il prescrit de faire ainsi r'enfler les Renoncules *. Les Auteurs qui traitoient de cette Fleur il y a plus d'un siècle , sont très pardonnables de n'en avoir pas bien connu la Culture, mais ceux qui veulent aujourd'hui écrire là dessus doivent puiser dans de meilleures sources & s'adresser aux Experts. Quand on noie ainsi les Griffes dans l'Eau , l'abondance de cette liqueur fait tout à la fois , & de tous les cotés , quelque effort pour s'introduire dans les Racines, ce qui ne peut que les violenter. Les secouffes qu'elles essuient , & les distensions précipitées qui en résultent, sont capables de causer le déchirement de leurs fibres organi-

* Antequam terram subeat , natare vult , donec per solidas quatuor & viginti horas frigida insuccatus , & pramollitus ad facile germen intumescat. Flora Lib. II. Cap. 12.

riques, ou d'en troubler l'assemblage par le trop d'élargissement que doit y produire un volume excessif de liqueur. Un équivalent qui n'a aucune mauvaise suite, c'est après qu'elles sont plantées, de les arroser, & de leur donner même une ample *mouillure*. Voilà un moyen innocent d'assouplir les fibres, & de disposer ces Grises à la végétation. Ces fibres rendues flexibles se prêtent aux ressorts des vaisseaux. Nôtre Auteur entre ici dans un détail qui développe tout ce mécanisme, & il ne laisse guère échapper d'occasion que faire usage de ce qu'il fait de bonne Physique.

Il est vrai qu'il a bien senti de ces discussions philosophiques sur la végétation n'étoit pas tout à fait à leur place. Il prévoit qu'on lui représentera qu'on peut élever des Renoncules, encore qu'on ne conoisse pas ce que l'industrielle Nature y met du sien, ni comment elle se conduit, de même que pour boire & pour manger avec profit, il n'est pas nécessaire de réfléchir sur la digestion des Alimens, qui soutiennent nôtre vie; que tous les jours encore on se sert d'une Montre, quoi qu'on ignore entièrement la disposition de son rouage.

Il répond à cela, que le Public n'a plus aujourd'hui le goût aussi superficiel qu'autrefois, que tout récemment il vient de faire

l'accueil le plus favorable à un Ouvrage destiné à nous développer la belle & riche Nature. On voit assez qu'il désigne par là l'Abbe Pluche & son Livre. Quoi qu'il l'ait repris quelquefois sur quelques légères fautes, on voit bien que c'est son Héros, & qu'il tâche autant qu'il peut, de le prendre pour son modèle à l'égard de la manière d'écrire. Mais revenons à nos Renoncules.

Quand on croit que les Grifes ont été assez humectées pour ramolir & dissoudre ce qu'elles doivent fournir de leur propre fond, à la première nourriture du Germe naissant, on laisse ensuite agir le Soleil qui doit faire le reste. Les Matériaux dont l'Eau a été le véhicule, & qu'elle y a fait passer, prennent du mouvement, les fermentations redoublent, les Sels se volatilisent, les Soufres se subliment. Tout ceci, comme l'on voit, est plutôt du Philosophe, que du Jardinier.

Après avoir expliqué encore en Physicien, comment se forment les Racines, il s'arrête tout court, & déclare qu'il ne veut pas s'engager à suivre servilement tous les pas de la Nature dans ses démarches en faveur des Renoncules. Outre qu'il n'est pas aisé de l'épier d'assez près, il craint que sa Physique ne lasse à la fin quelqu'un de ses Lecteurs. Il prend donc le parti de s'humaniser avec eux, & de leur parler un langage plus à portée de tout le

le monde. Dorenavant le fleuri va succéder au profond.

La Plante ennuie de son étroite prison, & cherchant à jouir d'un plus grand air, commence à entr'ouvrir la Terre. Si alors il paroît qu'elle ait besoin d'aide, on doit dégager ses tendres bourgeons d'une croute qui les gêne quelquefois ou les recule. N'allez pas cependant prématurer ce petit secours; il s'agit de féconder le travail de vos foibles Renoncules, & non de le déranger comme font certains Fleuristes, qui par pure impatience, croient perdues les Grises dès qu'elles manquent de surgir au moment précis qu'ils ont fixé à leur apparition. Mille circonstances peuvent occasionner la lenteur dont vous croiez avoir à vous plaindre. Le froid est quelquefois cause, qu'elles n'osent se montrer à l'air. Il n'est pas même nécessaire que le froid s'en mêle pour retenir les Renoncules sous terre; assez souvent sans cause apparente, quelques Grises semblent vouloir laisser l'attente du Fleuriste. Des Grises plantées en même tems, & toutes de la même force, les unes se montroient au bout de dix ou douze jours, tandis que leurs Compagnes diféroient le Mois entier, d'autres jusqu'au delà de deux Mois, & venoient en suite assez bien. Notre Philopse ne fait à quoi attribuer cette paresse. Ce sont des délais & des écarts

- écarts de la Nature, quelquefois un peu capricieuse, dit il. Ne pouvant plus jouer ici le rôle de Physicien, il a pris le parti de faire l'Orateur & d'exprimer fort éloquemment un événement d'assez petite importance.

Ce qu'il ne dit pas, & que je tiens d'un fort habile Fleuriste ; c'est que lors qu'après avoir attendu assez longtems, il n'y plus d'apparence de voir ces *Paresseuses* sortir de terre, l'expédient le plus sûr pour ne les pas perdre, c'est dans ce cas là de les arracher un Mois ou deux avant celles qui fleurissent, & de les laisser reposer une Année entière, & même davantage. Si l'on ne prend pas ce parti, elles risquent de pourrir en terre.

Le premier âge des Renoucles une fois passé, leur tempérament se fortifie, & les soins doivent s'y proportioner. Les arrosemens se régleront désormais sur la disposition des Saisons. En toutes on évitera de trop laisser dessécher les Vases, ou de les humecter au de là de leur vrai besoin. Le premier inconvénient seroit cependant moins nuisible ; c'est ce que la comparaison suivante va rendre sensible.

„ Ces personnes réglées qui ne veulent
 „ boire qu'au besoin, dit notre Auteur,
 „ boivent - elles jamais avec plus de plaisir,
 „ que dans une grande altération réelle,
 „ tan-

», tandis que d'autres toujours plus prêts à
 », boire, ne goutent point dans leurs fré-
 », quens excès, ce que le plaisir a de piquant,
 », & deviennent les victimes de leur intem-
 », pérance., On ne peut que blâmer ces
 Arroseurs indiscrets, continue-t il, qui ne
 cessent en arrosant leurs Plantes, d'y verser
 de l'eau, jusqu'à ce qu'elle sorte abondam-
 ment par les ouvertures du fond du Pot.
 Cela 'emporte tous les Sels & tous les prin-
 cipes de fécondité contenus dans la terre.
 Dans les grandes Sécheresses il faut se con-
 tenter d'arroser les Pots jusqu'à ce qu'il pa-
 roisse que l'eau est prête à sortir par le bas.

Les Renoncules aiment à être bien aérée ,
 & par prédilection veulent le Soleil levant,
 parce que dans les premières visites qu'elles
 en reçoivent, il dessèche peu à peu la légère
 humidité dont l'Aurore les avoit mouillées.
 Cette Exposition convient sur tout à la Pro-
 vence, parce que dans un Païs brulant come
 celui là, il suffit qu'elles aient le Soleil la
 motié du jour , & qu'elles en soient garan-
 ties dans les momens, pour ainsi dire, de sa
 fureur.

Ce qui a été dit en matière d'Agriculture,
 que les pas du Maître sont le principal engrais
 des Champs, il faut l'apliquer aux Renoncules.
 Elles se trouvent fort bien des visites d'un
 Fleuriste vigilant & zélé, qui vient de tems

en tems solliciter leur progrès & le hâter par de legers labours, faire une guerre irréconciliable aux Bestioles qui les attaquent, les netoier de toute ordure, & en particulier des feuilles déjà pourries. Rien n'échape à ses attentions, l'herbe étrangère, pour meûte qu'elle soit, est à l'instant déracinée, les moindres besoins sont aperçus; il semble interroger ses Fleurs, & il s'étudie à en prévenir jusqu'aux souhaits.

J'ai oublié un Conseil que donne le P. Dar, denne. Il recomande qu'en arrosant on mouille le feuillage des Renoncules, & cela afin, dit il, de diminuer la transpiration, & d'engager la portion de Sève qui se seroit échapée, à se tourner au profit de la Plante, qui en augmente d'autant.

Voilà à peu près, ce qu'un Fleuriste peut & doit faire à ses Renoncules dans la belle portioñ de l'Automne, & jusqu'aux gelées.

A mesure que le Soleil paroît moins de tems sur nôtre Horison, & qu'il n'y jette que de foibles regards, la Terre privée en partie des utiles influences de ce Père des saisons, n'agit plus qu'avec paresse, & avec une langueur qui se comunique à toute la Nature.

Dès que le froid est plus déclaré, il faut garantir les Renoncules par des Paillassons, qui

qui couvrent les Platebandes. On met encore du fumier éteint pour les garantir, & si le froid, redouble, on redouble les précautions.

Les Pots trouvent à propos un asile dans la serre. Il ne faut pas oublier de leur donner de l'air, toutes les fois que le tems le permet.

Dès que l'Hiver sera passé, vos Renouables pourront profiter de quelques pluies douces qui les ranimeront entièrement.

Quelque tems après, elles profiteront aussi beaucoup des Rosées. On peut les regarder come un moien ordinaire d'aprovisioner les Plantes. La Rosée répand sur les feuilles une humidité qu'elles boivent avidément, & qui ne contribue pas peu à rafraichir toute la Plante, car il y a entre les parties cachées sous terre, & celles qui se montrent au dehors, un comerce de bons offices & de secours mutuels. L'abord de tant d'Atomes, qui se présente ainsi aux ouvertures des parties extérieures des Plantes, est si considerable, que selon Mr. Perrault, dans ses *Essais de Philosophie*, la nourriture ne vient quelquefois à la racine que par les feuilles, de même, ajoute t'il, qu'elle vient quelquefois au corps des Animaux, principalement par la peau, come on peut le remarquer dans les Chiens qui tournent la broche, & même aux Bouchers

chers, aux Chaircutiers & aux Cuisiniers, qui sont d'ordinaire fort gras & fort replets, parce que la substance la plus subtile des choses nourrissantes, pénètre la peau & se mêle au sang.

L'Abé *Pluche* n'a pas oublié dans son *Spectacle de la Nature*, ce bon effet de la Rosée. „ Elle devient, dit il, la plus délicate nourriture des Plantes. La Terre „ s'en humecte ; les Feuilles se courbent, „ come autant de mains pour la recevoir. „ *Les Fleurs s'ouvrent* de toutes parts pour „ partager ce trésor.

Rien de plus élégant & de plus gracieux que le Stile de cet ingénieux Ecrivain. Mais il me semble que ses images ne sont pas toujours des plus justes & des plus exactes. Quand il nous dit, par exemple, que les Fleurs s'ouvrent pour recevoir la Rosée, on peut lui faire voir, qu'ordinairement c'est tout le contraire. Les Fleuristes savent, que la plupart de leurs Fleurs se ferment pendant la nuit. La Tulipe entr'autres, ne s'ouvre qu'aux rayons du Soleil. Je ne conois guères que la Belle de nuit, qui élargisse ses fleurs dans les ténèbres ; & c'est cette singularité, qui lui a fait doner le nom qu'elle porte.

A l'aide de cette alternative de chaleur & d'hu-

d'humidité, dont la Renoncule est favorisée au Printems, sa Tige ne tarde pas longtems à paroître. Sur une base proportionnée on la voit croître droite, & à peu près perpendiculaire, portant à la cime l'ébauche de sa belle fleur. L'espérance du Fleuriste excitée à cette vuë, doit exciter aussi son zèle. Les arrosemens comencent à devenir plus nécessaires. Le Printems exige sur tout une attention vigilante contre les courses des Insectes dangereux, qui en vrais Maraudeurs, souvent pillent nos Jardins & y détruisent en peu de momens, ce qui durant plusieurs Mois, avoit fait nôtre plus doux espoir.

Cette Tige sustentée par les secours abondans que les Feuilles & les Racines lui communiquent, favorisée par l'action du Soleil déjà assez vif, avance avec beaucoup de célérité. Selon que cette Tige s'allonge, elle s'afermit par la consistence qu'elle prend.

Enfin le Bouton s'ouvre, le Surtout grossier, qui cachoit au Spectateur les richesses du dedans, se déchire pour le lui laisser admirer. Ces Pétales vigoureuses, (on apelle ainsi les Feuilles de la Fleur) ces Pétales qui la veille étoient envelopées les unes dans les autres, & roulées come dans un Etui, le lendemain se dévelopent, se défroncent en se dépliant, & s'arrangent avec grace.

Quel.

Quelle finesse d'étoffe dans ces Fleurs ! Quel lustre éclatant ; que de symétrie dans la disposition des parties , que de gout dans l'ajustement , que de beautés dans le total ! Voions ce groupe de Renoncules qui se présente à nous si noblement ; son élégante ordonnance attire nos regards. J'y admire l'infinité des idées de son Auteur. Chacune étale un genre de mérite qui lui est propre ; mon choix ne fait où se fixer. Ici , c'est le contraste des couleurs entr'elles , qui me frappe ; là , ce sont les passages des unes aux autres , tantôt rudes & tranchans , tantôt tendres & adoucis par degrez ; ces couleurs entremêlées qui se prêtent mutuellement du relief & se font valoir ; ces nuances moins brillantes , dont les différens affoiblissimens de teintes se confondent agréablement.

Voilà encore nôtre Fleuriste extasié à l'aspect de ses Renoncules qui viennent de fleurir. C'est un Amant qui revoit sa Belle après une Année d'absence. Il en est frappé comme la première fois qu'il la vit. Il a toujours quelques tours nouveaux , pour exalter cette Beauté ravissante.

Ce Curieux prend soin de garantir ses chères Renoncules des ardeurs du Soleil. Il les couvre de quelques espèces de Tentes , pour avoir le plaisir d'en jouir plus long-tems,

tems. Mais malgré ses précautions, leur règne est fort court. Il a le chagrin d'en apercevoir bientôt, qui, la tête panchée, lui anoncent qu'elles vont lui échaper. Enfin elles cèdent toutes au Destin général, & leur sort doit rapeller dans son souvenir, que tout ce à quoi nous nous affectionons le plus sur la Terre, doit bientôt disparoitre.

Mais ce qui le console, c'est le retour de cette belle Fleur pour l'année suivante. Ses Renoncules en lui échapant, ne lui ont pas dit adieu pour toujours. La frêle beauté des Fleurs peut bien se faner, le verd feuillage pâlir & se sécher, mais leur racine survit à leur destruction. Elle reproduira des Chefs-d'Oeuvres pareils en tout à ceux qui ont disparu. Elle donera même, par une fertile propagation, une postérité en état de perpétuer l'espèce.

*Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaitre,
Tristes Réflexions, inutiles Soubats !
Quand une fois nous cessons d'être,
Amables Fleurs, c'est pour jamais.*

On se seroit atendu que nôtre Père de l'Oratoire, en citant ces Vers de Me. Des Houlières, y auroit aporté un petit correctif. Il faut supposer charitablement que cette Dame a voulu dire seulement, que nous ne devons

point nous flater de reparoitre sur la Terre, quand une fois nous en somes partis. Mais il n'auroit pas été inutile d'ajouter cette Remarque, pour déterminer la pensée, ou peut être pour la rectifier.

Si l'on veut voir renaître les Renoncules les années suivantes, il faut prendre soin de cette Racine, qui fonde les plus brillantes espérances du Fleuriste. Dès que la Fleur est sur son déclin, on la coupe par le pié, sans attendre son entier dessèchement. On conoit la maturité des Racines à une jaunisse générale, également répandue dans toutes les Feuilles. Quand elles comencent à se dessécher, c'est le point de tirer les Griffes.

Après les avoir bien épluchées & netoïées, on les étale sur des Tablettes en plein Air, pour les y laisser essorer jusqu'à ce que l'humour superflue en soit exhalée. Ensuite, vous les enfermerés dans des Boëtes ou des Sachets, en prenant soin de distinguer les espèces. On doit les garder dans un lieu qui ne soit pas trop humide.

La plupart des gens savent aujourd'hui, que les Griffes de Renoncules peuvent se garder plus d'une année hors de Terre. C'est même l'usage de presque tous les Fleuristes de les laisser reposer d'une Saison à l'autre, dans la pensée qu'elles donneront ensuite de plus belles Fleurs. On peut encore fonder

Cette pratique sur une autre raison, e'est que la prudence ne veut pas que l'on hazarde à la fois tout ce qu'on a de précieux dans ce genre de Fleurs. Si une partie périt, celle qu'on en réserve pour l'Année suivante, survit & vous console en partie de cette perte. N'exposez donc qu'une partie de vos Renoncules au danger des Saisons.

Voilà come nôtre Auteur a suivi la Renoncule dans tous ses changemens successifs, depuis qu'elle est confiée a la Terre, jusqu'à ce qu'on l'en retire. Ceux qui cultivent cette Fleur n'ont qu'à suivre ses Conseils, s'ils veulent la voir réussir. Il enseigne encore la manière de semer les Renoncules & de les élever de graine, ce qui demande des soins tout particuliers. On pourra dans la suite, communiquer son Mémoire là dessus dans ce Journal.

Le P. Dardenne promet un II Volume, qui contiendra les plus belles Renoncules peintes & décrites. Pour donner quelque chose de satisfaisant, il a associé le Peintre au Graveur, afin qu'ils se prêtent mutuellement le secours de leur Art. On les verra toutes enluminées fort correctement. Il n'y a que le Coloris qui puisse leur donner une espèce de vie. Il y joindra une Description détaillée de chaque Renoncule en particulier, & des Notes Historiques où elles conviendront.



LETTRE

*D'un Etudiant en Philosophie à l'Auteur de la
Lettre sur l'utilité des Bains.*

MONSIEUR,

J'ai suivi exactement les Conseils que vous donnés aux Amateurs du Bain, de mettre à profit l'heure de cette récréation ; & voulant imiter *Scipion*, (la comparaison n'est elle pas noble !) qui n'étoit, dit-on, jamais plus occupé, que lorsqu'il paroïssoit l'être le moins, je me suis avisé, tout en me baignant, de mettre en Vers la Leçon que j'é venois de recevoir de nôtre savant Professeur en Philosophie, sur l'origine des Fontaines & des Rivières. Mrs. de *Fontenelle*, *Algarotti*, & de *Voltaire*, ont si bien réconcilié la Philosophie avec la Poésie, que depuis quelque tems, elles marchent presque toujours ensemble. Rien n'est plus conforme à leurs vrais intérêts. La Philosophie, autrefois si sèche & si rebutante, a besoin des graces que lui prêtent les Muses ; & celles

celles ci à leur tour, gagnent beaucoup à être initiées dans les mystères de la Nature & à pénétrer dans le Sanctuaire de la Vérité. Leur langage en devient plus clair, plus noble, plus énergique; & come le disoit Mr. de la Motte, plus fort de pensées & de choses. Que de Figures & de Comparaisons neuves, la Philosophie..... mais je m'éloigne de mon but, & j'y reviens en vous envoyant les Vers que je vous avois promis sur l'origine des Fleuves & des Fontaines. Vous n'y êtes cependant pas tout à fait encore; avant que de parvenir à cette Source, il m'a falu essuier un petit trajet; come vous êtes de bonne volonté, il faudra, s'il vous plait, que vous le fassiez avec moi.

*Une Onde toujours claire & pure
 Dévoilant les Beautés de la simple Nature,
 Du Fard nous montre la laideur;
 Et de toute fausse grandeur
 Elle décèle l'imposture.
 Désions nous d'un éclat qui séduit.
 Un grand Fleuve a souvent très petite origine,
 Quoiqu'il fasse beaucoup de bruit.
 Tel autrefois a porté la Farine
 Et que la Fortune conduit,
 Au chemin des bonheurs à grands pas s'achemine.*

On le croit Comte ou Duc à juger par sa mine,
 Mais n'est pas br tout ce qui luit,
 Que j'aime, errant sur ces Rivages,
 A de couvrir la vérité.

Loin du tumulte & des Orages
 Qui troublent la tranquillité.

Je vois sous ces épais feuillages
 L'innocence & la liberté.

C'est dans ce séjour où les Sages,
 Trouveront la félicité.

Tout présente à nos yeux de riantes images ;

L'Air est pur , le Ciel sans nuages ;

Ce Fleuve n'est point agité ;

Et ces Ruiffaux dans leurs passages,

Semblent fixer leur cours pour mieux voir la beauté

Que leur présente ces Bocages.

De verdure & de Fleurs, embellissant leurs bords

Ils portent à la Mer le tribut de leurs Ondes ;

Mais faisant sans cesse efforts

Pour sortir en secret de ces Grottes profondes ;

Et de l'Air & du Feu, sécondant les Ressorts,

Ces subtiles vapeurs font ces sources fécondes,

Qui semblent ranimer les Corps.

C'est ici où je sens que la Poësie n'est point propre au détail ; coment exprimer en Vers, la manière dont l'Eau de la Mer, après avoir reçu les Fleuves & les Rivières qui s'y rendent de toutes parts, leur rend à son tour, par des Canaux souterrains,

le

le tribut qu'elle en a reçu ? Comment exprimer en Vers, la manière admirable dont l'Eau de la Mer se filtre dans les Terres sans s'y arrêter ; comment après avoir déposé son Sel & son Bitume, elle s'élève jusques aux plus hautes Montagnes, pour y former les Sources des Fleuves & des Rivières ? Ces opérations si merveilleuses que la Nature nous cache, se devinent plus qu'on ne les voit. Pour les expliquer, il faut recourir nécessairement à la pression de l'Air, à son ressort, à la chaleur des feux souterrains, qui en raréfiant extrêmement les particules de l'Eau, leur donnent la propriété de monter jusqu'à la surface des Terres. C'est là, où le froid les resserre, les condense, & en leur rendant leur forme & leur pesanteur, les rend propres à couler sur le sable & le tuf, qui leur servent de Lit & de Réservoir,

Voilà, Monsieur, jusqu'où m'ont mené mes Etudes ; quand mon Maître m'aura conduit plus loin, je vous ferai part de mes Découvertes. Comme il épie sans cesse la Nature, je ne doute point qu'il ne la prenne sur le fait ; & alors, que de belles choses je vai vous apprendre ! Je vous dirai, par exemple, pourquoi on ne trouve plus dans l'Eau du Rhône, après être sortie du Goufre où elle se perd, à 4. ou 5. lieux

lieuës de Genève, les Paillettes d'or que l'Arve y avoit entraînéees, en se mêlant avec elle. Seroit ce, qu'étant plus pesantes & plus massives que les particules d'Eau, elles sont arrêtées dans les pores & les replis de la Terre, qui leur sert en quelque sorte de tamis ? Mais vous, qui avez su trouver une cause si galante du flux & reflux du Lac, je m'atens bien sur ce sujet, à quelque jolie explication de vôtre part.

En réfléchissant sur l'origine des Fleuves & des Rivières qui ne s'accroissent & ne s'étendent qu'aux dépens des petits Ruisseaux qu'ils trouvent sur leur route, j'ai trouvé qu'on pouvoit les comparer fort à propos, aux Conquérans. Vous voies que vous m'avez mis dans le gout des Comparaisons ; je me suis laissé entrainer à l'exemple, & voici ce qu'il a produit :

*Un Ruisseau devient il Rivière ?
C'est en prenant sur ses Voisins ;
Et grossissant par ses larcins,
Il ose dans sa course altiere,
De ses bords trop serrez ataqner la bariere,
Mais ses efforts sont toujours vains.
Sur un Lit de fleurs, de verdure,
Ce paisible Ruisseau, par ses frémissemens,
Faisoit cet aimable murmure*

Si propre à calmer nos tourmens,
 Et qui plait si fort aux Amans.
 Mais dès que de ses Eaux, il enfle la mesure,
 Il double aussi ses mouvemens.
 D'un Fleuve impétueux il affecte l'allure,
 Et par de longs mugissemens,
 Il semble étonner la Nature :
 De nos Prez, de nos Champs, il détruit la culture
 Par ses affreux débordemens,
 Ainsi l'on voit les Conquérans,
 Aux dépens du Prochain étendre leur Frontière,
 Et pour illustrer leur Carrière
 Immoler tous leurs Concurrents.
 Dans leur rapide cours, tels que d'affreux Torrens,
 Il ravagent la Terre entière :
 Conquerir un peu de poussière
 Est le seul but de ces Tirans.

Au reste, Monsieur, je suis très résolu de profiter de vos sages Avis, & de ne me baigner qu'avec les précautions que la prudence exige. Réservez notre courage pour sauver un Ami, en danger de périr, ou pour défendre notre Liberté & notre Patrie, c'est alors qu'il est permis & qu'il est même ordonné d'avoir de la hardiesse, & d'exposer sa Vie, mais quelle témérité de ne mettre qu'une vague entre nous & la Mort ! La Mort ! Ce mot seul me fait fremir.

*Ce Monstre se couvrant des Voiles les plus sombres,
De son aspect hideux épouvante les Ombres,
Son funeste pouvoir opprime l'Univers,
Et peuple également le Ciel & les Enfers.*

Pescicola, fameux Plongeur, se trouva bien mal de s'être exposé à sa fureur. *Frédéric*, Roi de *Scicile*, lui ayant promis une Coupe d'or, qu'il jetta dans le Goufre de *Charybde*; *Pescicola* eut l'adresse & le bonheur de la prendre, au travers de cent Bouches qui vomissoient, dit il, des Torrens impétueux. Ce Prince l'ayant tenté une seconde fois, par la promesse d'une Somme considérable, notre Nageur plongea, & ne revint point.

J'allois finir ici cette Lettre, mais j'ai fait réflexion que de la terminer dans un endroit si funeste, c'est presque faire Naufrage au Port. Pour éviter ce malheur, je vai, Monsieur, vous doner la Relation d'un Plongeur dont la témérité fut plus heureuse que celle de *Pescicola*. A la vérité, il ne se tira d'affaire que par une espèce de Miracle; & ce qu'il nous rapporte est si merveilleux, qu'on a de la peine à ajouter foi à ce qu'il nous dit. Quoiqu'il en soit, voici son Histoire. Je vai le laisser parler, car je ne veux pas être son Garant.

Je me jettai, dit il, dans le Goufre de
Scilla

Scilla, l'Année 1740. par pure curiosité, & seulement pour découvrir les causes du bruit horrible que faisoit cet Ecueil. Je me sentoïſ du courage, de l'adresse, & j'avois plusieurs fois éprouvé mes forces; mais j'avoüe que je fus éfraié des hurlemens horribles que j'entendis. Je croïois avoir tous les Chiens engagés à mes trouſſes, & être ſumergé par un déluge d'eau qui ſortoît de tous les côtéz, & qui faisoit d'horribles ſiſtemens. Je ne doute point que l'Océan ne comunique dans cet endroit avec la Méditerranée, & qu'étant pouſſé dans le Conduit ſouterrain avec beaucoup de violence, il ne cauſe ce bruit afreux, que la réſiſtance des Rochers & de la Mer, augmente encore. Je fus ſi étonné, que je ne pus pas bien m'afſurer de la vérité du fait. J'étois d'ailleurs pourſuivi par des Monſtres Marins, irrités de ce que j'étois venu les troubler dans leur Retraite. Je ne leur échapai que par un moïen qui tient de la Fable, quoique l'Antiquité en cite des exemples. Un Dauphin me ſaiſit tout à coup. Je crus qu'il alloit me dévorer; mais ce ne fut que pour m'etirer du danger éminent où j'étois: Il me mit doucement en croupe ſur lui, & me porta juſqu'à la ſurface de l'eau, où je commençai à réſpirer & à me reconoitre. J'aurois fort deſiré qu'il m'eut remis ſur le Rivaige, mais telle n'étoit pas ſa volonté. Il faut

donc être docile, & obéir à mon Libérateur ? Nous parcourumes ensemble la vaste Mer; je me nourrissois des Huitres que je trouvois en abondance, & je me défalteroïis dans des Veines d'Eau douce, qui ne sont pas extrêmement rares. Quelquefois je me jettois à la nage, soit pour soulager le Dauphin, qui me portoit, soit pour changer de posture. Je crus une fois apercevoir une Plaine au milieu de la Mer; je m'en réjouis, & je me hatai d'en approcher pour m'y reposer; mais au mouvement qu'elle fit, je m'aperçus que j'étois sur le dos d'une grosse Baleine, qui jettoit des torrens d'eau par les narines. Je rentrai promptement dans la Mer, dont l'eau salée & pleine de bitume nous soutient bien plus aisément que celle de Rivière. Je me sentois une vigueur & une agilité merveilleuse; & je me félicitois d'avoir de bonne heure contracté l'habitude de nager souvent, ce qui donoit à tous les Muscles de mon Corps, plus de jeu & de souplesse. Je descendois quelquefois jusques au fond de la Mer où je trouvois des Perles en abondance & des Trésors immenses, dont l'état où j'étois, ne me permit pas de profiter. Je vis aussi des Touffes de Corail de toutes les couleurs, dont les Branches collées contre les Rochers, & les Racines en haut, formoient come des Plantes renversées. Je crus y découvrir des Fleurs

en Roses, attachées aux sommités des Rameaux & remplies d'un suc jaunatre, qui contenoient la Sémence; mais je me rapellai que cette conjecture étoit détruite par de nouvelles Observations. Ce que l'on prenoit pour une Plante, se trouve aujourd'hui, être le Nid de certains *Polibes* de Mer, qui se multiplient à mesure qu'on les coupe & qu'on les divise; les prétendues Fleurs ne sont que les Célules qui renferment les Petits de l'Insecte & le suc & la nourriture nécessaire à leur conservation.

Le Dauphin avoit la complaisance de m'attendre & de se jouer autour de moi. Il m'avertissoit même par des signes, des dangers que je courois. Une fois que j'entendois une mélodie très agréable & très harmonieuse, il m'éloigna au plutôt, & je vis en perspective des Sirènes, qui pouffoient d'horribles siffemens de ce qu'on leur arrachoit leur proie. C'est ainsi dis je en moi même, que les Passions ne nous flatent que pour nous séduire & nous tourmenter. Nous parcourumes les bords de l'Isle de *Calipso*, dont Mr de *Fénelon* nous fait, dans son *Télémaque*, une Description si belle & si fleurie. Elle me parut en éfet un séjour enchanté :

*Là la Vigne en tout tems produit des grapes pleines
Et des Ruisseaux de lait serpentent dans les Plaines.*

Quelle différence de cette Isle & de celle d'*Itaque*, qui n'est qu'un Rocher stérile, & que *Telemaque* préfera cependant à l'immortalité que lui promettoit la Déesse, tant l'amour de la Patrie a de force sur les Cœurs sensibles ! Nous allâmes jusques en *Canada* & j'y vis ces admirables Cabanes qu'y batissent les Castors avec tant d'ordre & de simétrie. Leurs Queués leur servent de Truelle & le Litton de Mortier. J'admirai les Canaux qui conduisent ces Animaux de la Terre à la Mer les Soupiaux qu'ils y ménagent de plusieurs endroits, pour avoir la liberté de respirer & la Police qui règne parmi eux. Je conclus de là, qu'un instinct naturel nous conduit à l'Ordre, & qu'une Société ne sauroit se soutenir longtems si elle manque de Regles & de subordination.

Nous pénétrâmes jusques dans la Mer Glaciale. J'y vis des Poissons monstrueux que les Anciens nommoient *Rhinoceros* ou *Licornes*. Ils ont en effet une Corne attachée fortement au milieu de la tête, qui leur sert de guide, & avec laquelle ils s'ouvrent un passage au milieu des Glaces, qu'ils rompent pour respirer. J'y sentis un froid extraordinaire. Pour l'appaïser, je pris deux morceaux de Glace, que je taillai en Globe de Cristal ; en les heurtant fortement l'un, contre l'autre, j'en fis sortir

des

des étincelles de Feu, qui servirent un peu à me réchauffer. Ce frottement reiteré produisoit même un Tourbillon de Lumière. Je fus alors convaincu, que tous les Corps, la Glace même, contiennent des particules ignées, & c'est peut être en suivant cette expérience, qu'on est parvenu à la fameuse découverte de l'*Electricité*.

Nous sortimes promptement d'une Mer dont les Bords n'osroient qu'un spectacle hideux; des Montagnes de Neige où la Nature sembloit expirer; des Habitans aussi sauvages & aussi affreux que le Pais où ils faisoient leur séjour. Mr. de *Fontenelle* a bien raison de dire, qu'il y a fort aparence qu'on ne verra jamais des Poetes parmi les *Laponois*. Les Muses qui se plaisent à peindre un beau Ciel, des Campagnes vertes & riantes, furent loint d'un Climat qui n'est célèbre que par ses Tempêtes & par ses Naufrages. Là, le Rossignol n'a jamais fait entendre ses sons harmonieux; les Fleurs n'y ont jamais étalé leur parure; & le Zéphir n'y a jamais caressé la tendre Violette. Quoique je ne croie pas come *Me Dacier*, que le Génie soit uniquement le fruit d'un coup favorable du Soleil, je crois cependant qu'il y contribue, & que *Virgile* & *Horace*, *Roussseau* & *Voltaire*, n'auroient jamais excellé dans la Poésie, s'ils étoient nés dans la *Groenlande*.

Nous changeames; bien-tôt de décoration. En nous aprochant de l'Isle de *Chypre*, la perspective la plus agréable se présenta a mes yeux. Tout le Rivage étoit couvert de Mirthes & d'Oliviers. Les Orangers y répandoient une odeur que l'Air portoit de tous les côtez. Les Vignes en pente y presentoient leur fruit délicieux. L'Air étoit serein, la Mer étoit calme, & les Alcions venoient se jouër autour de nous. Le Dauphin qui me portoit, témoignoit sa joie, par des légères secouffes, & sembloit sentir cette douce volupté où mon Ame étoit come plongée. Ce qui l'augmenta, ce fût le Spectacle le plus surprenant. *Vénus* elle même, portée dans une Nacre superbe, qui lui servoit come de Gondole, se fit voir à mes yeux. Ses cheveux flotoient au gré des Vents, & laissoient voir à demi la gorge d'albâtre. Les Graces l'admiroient & l'Amour même s'applaudissoit de la voir si belle. Je me rapet; lai alors la Description qu'en fit un Poëte.

*Sur la Mer il la représente,
 Tout aussi belle, aussi charmante,
 Qu'elle est au Ciel parmi les Dieux;
 Sans que de sa beauté céleste,
 Il cache aux regards curieux,
 Que ce qu'une pudeur modeste
 Dérobe prudemment aux yeux.*

Adonis étoit auprès d'elle : *Esculape* l'avoit tendu à ses Vœux & à ses Larmes. Ses yeux lui disoient qu'elle étoit belle, come ceux de *Vénus* lui apportoient qu'elle étoit tendre. Chaque mot, chaque regard augmentoit une passion, qui faisoit leur félicité.

Où, disoit Adonis, mon bonheur est extrême,

Et vous y repandez de même :

L'Amour entre nous deux partage ses faveurs.

De ce Dieu la bonte suprême

Redouble chaque instant nos feux & nos ardeurs :

Ha pour rendre heureux nos deux Cœurs,

Il n'a besoin que de lui même.

Adonis échauffé par des transports continuels, eut besoin de le rafraichir. A un signe de *Vénus* l'*Onde* s'avança pour le recevoir, & sembloit s'enorgueillir de porter un si beau fardeau.

*Il montrait, sur les Flots, une peau des plus belles,
Des cuisses & des bras, qui sembloient faits au tour,
Nors qu'il étoit plus grand, & qu'il n'avoit point
d'ailes,*

Chacun l'auroit pris pour l'Amour.

Vénus, pour son Amant, attentive, atendrie,

Envoit le bonheur du flot qui le couvroit,

De Zéphyr qui le soutenait,

Et qui d'une façon hardie,

Dans ses blonds cheveux badinoit.

Nous suivîmes le Char de Vénus, & nous abordâmes avec elle dans l'Isle de *Chipre*. A mon arrivée j'allai saluer la Déesse, qui me reçut avec cet air noble & gracieux, qui lui est naturel. A voir son port & ses traits, quand on n'auroit pas sù qu'elle étoit la Reine de la Beauté, on auroit bien jugé qu'elle étoit digne de l'être. Je lui contai mon Histoire. Elle blâma ma curiosité imprudente, & m'apprit que l'affreuse & dangereuse *Scilla* avoit été une très-belle Fille, dont *Glaucus* étoit amoureux, & qu'ayant prié *Circé* de la rendre sensible à sa passion, cette jalouse Magicienne l'avoit changée en Ecueil. A l'égard de l'affection de mon fidèle *Dauphin*, elle n'en fût point surprise : Elle me dit, que ces Animaux étoient très-attachés à l'Homme, que je n'étois pas le seul qu'ils eussent sauvé, & que le célèbre Musicien *Arion* auroit été englouti dans les flots, si l'un d'eux ne lui eût prêté son secours. Les Plaisirs voltigeoient autour d'elle & aiguisoient les traits de l'Amour, qui sourioit malignement de leurs mortelles blessures. J'en craignis les douces, mais fatales atteintes, & je me hâtai de partir sur un Vaisseau qui faisoit Voile pour la Sicile, & qui y portoit des Marchandises précieuses & utiles. La Mer, loin d'être une Barrière entre les différentes Nations, est un Pont de communication qui les unit entr'elles :

Le superflus de l'une fournit au nécessaire de l'autre. Il faut bien que la Sociabilité soit dans l'institution de la Nature, puis que tout concourt à la faciliter. Avant mon départ, je ne manquai point d'aller dire Adieu à mon généreux Dauphin, qui m'attendoit sur le Rivage. Je tâchai de lui marquer ma reconnoissance par mes caresses. Il y parût sensible : Il faisoit les efforts pour me retenir, & quand il vit que je résistois à son invitation, il s'attendrit ; il pouffoit des gemissemens, & je ne le quitai que les larmes aux yeux.

Il sembloit que la tristesse de cette séparation présageoit cette tempête affreuse dont nôtre Navire fût le jouet durant quelques jours. Nous perdimes entièrement de vûe le Ciel & la Terre. Nous ne voïions devant nous qu'un Goufre terrible que les Vents déchaînés, acompagnés d'Eclairs & de Tonnerres, rendoient encore plus épouvantable. Chaque flot qui s'élevoit en gros bouillons sembloit nous anoncer le trépas,

*Le Pilote craintif, que son Art abandonne
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne*

Combien de fois regrettai je mon fidèle Dauphin ! Combien de fois l'appellai-je à mon secours ? Mais hélas ! Il ne parût point

point. Déjà la Mer. blanchissante d'écume, sembloit nous ouvrir son sein: Déjà les cris des Matelots annonçoient un prochain Naufrage. Le Gouvernail étoit rompu, les Voiles étoient abattues & brisées. Dans ce péril éminent, tous nos Vœux s'adressèrent au Ciel, qui nous secourut. L'obscurité se dissipa peu à peu; les Vents se calmèrent, & il ne resta de l'Orage que ce profond mugissement que font les flots lors qu'ils ont été extrêmement agités. Cependant nous voguions sans tenir de route certaine, & nous n'échapâmes d'un si grand péril, que pour retomber dans un autre. Nous vîmes sortir du fond de la Mer une Colonne d'eau, qui s'élevoit avec impétuosité jusqu'aux Nües, & qui menaçoit de nous submerger. Je me rappelai qu'on nomme ces affreuses Pyramides des *Trombes marines*, & qu'on les écarte en tirant plusieurs coups de Canon: Ce que nous executâmes avec succès. Cette Trompe s'étant éloignée nous laissa voir un Spectacle terrible qu'elle couvroit: C'étoit comme un tourbillon de flâmes, qui jettoient hors de la Mer, des Masses de Rochers, qui retomboient avec un bruit épouvantable: Une fumée noire & épaisse portoit jusques sur notre Vaisseau. une odeur de soufre. Il sembloit que tous les Eléments étoient contondus, & se faisoient une cruelle Guerre. Ces

Mas-

Masses formables de pierre formèrent peu à peu un terrain solide, on s'appuyant les unes contre les autres. Je ne doute point que les Isles de *Molte* & de *Santorin* ne doivent leur naissance à un Phénomène semblable. Aussi tandis que plusieurs Villes sont englouties dans la Mer, d'autres sortent, pour ainsi dire, de son sein, & les mêmes causes produisent des effets si contraires. Ceci n'est il pas une preuve de la réalité des feux souterrains ?

Notre Navire fût jetté sur des Côtes désertes, où nous n'aperçumes que des Marais & de vastes Forêts. Tous les Pais qui ne sont pas habités ressemblent à celui-ci. La Terre inculte & sauvage ne présente pas une face riante ; ainsi les Hommes abandonnés à eux mêmes ont tous quelque chose de féroce. Rien n'est plus propre à nous faire sentir les grands avantages de la culture & de l'éducation. Nous primes terre sur ce Rivage, pour racomoder nos Voiles & le Gouvernail. Nous y trouvâmes l'Arbre merveilleux qu'on nomme *Coquo*, dont l'Ecorce nous fournit de la Toile ; les Feuilles nous servirent de Papier & de Couverture. Après avoir fait quelques incisions au tronc & aux branches, il en sortit un suc vineux très agreable. En creusant plus avant, on trouve la melle, qui ressemble à de la Crème, & qui en a le goût.

Le fruit a la couleur du Melon & la douceur de l'Amande. Nous n'eumes pas le loisir d'en chercher les autres propriétés. Mais ce qui nous frapa, ce fût un Oiseau d'une rare beauté, qui voltigeoit sur les branches. Ses Plumes sont nuancées de toutes couleurs, en sorte pourtant que la couleur d'or domine sur les autres : Il a un magnifique Panache sur la tête, & ses sons mélodieux sont bien propres à adoucir la ferocité des Sauvages, que nous aperçumes bien tôt après. Quelqu'un nous dit, que cet Oiseau se nommoit *Columbri*. Nous aurions bien souhaité de le prendre ; mais nous ne pûmes pas y réussir. Nous trouvames sur le sable des boules d'un Miel pétrifié par la pression de l'Eau de la Mer : Quelques unes étoient enduites de Cire, d'un Côté : On voioit de l'autre, un Bitume dur & solide, qui avoit la couleur & l'odeur de l'Ambregris. Nous y aperçumes des Abeilles embaunées, qui y avoient trouvé leur tombeau.

Come nous étions occupés à ces découvertes, nous entendimes des cris affreux, & nous vimes de loin, des Sauvages armés de Flèches, qui faisoient un horrible Festin des Prisonniers qu'ils massacroient. A quel excès de cruauté & de fureur ne se portent pas les Hommes, lors qu'ils sont livrés à eux mêmes, & qu'ils n'ont pour guide qu'un aveu-

gle

gle Instinct. Nous nous embarquames au plutôt, & nous nous éloignames de ce lieu terrible.

On sera peut être surpris qu'un País, qui nous paroissoit fertile, & dont le Climat est doux & temperé, fût cependant si peu peuplé. La cause en est toute naturelle. La licence & la barbarie des Habitans doit produire nécessairement cet éfet. Toute Societé où il n'y a ni Loix, ni Police se détruit par elle même. Une Liberté excessife est aussi dangereuse que la Tiranie ouverte. Ces deux contraires opèrent également la ruine des Lieux où ils dominant. La Guerre est encore un Fleau destructeur, dont le passage n'est marqué que par des Embrasemens & des Masures.

Come nous parcourions les Côtes d'Afrique, nous vîmes les ruines de Carthage, cette Rivale de Rome, aussi bien que celles de plusieurs autres Villes autrefois riches & florissantes. Nous ne pûmes pas nous empêcher de nous écrier.

*Des superbes Citez, fameuses dans l'Histoire,
Il ne reste plus rien de leur antique gloire,
Que des marbres brisés & de vastes débris ;
Et le Vajageur est surpris,
Qu'on ait tant célébré leur grandeur & leur puissance,*

*Quand leur ofrèu se décadence
N'excite plus que le mépris,*

Il semble qu'un Conquérant ne veuille laisser des Hommes sur la Terre, que pour y trouver des Sujets qui célèbrent les Victoires; mais à parler sincèrement elles font horreur à l'Humanité.

*Des Villes prises, brûlées
Cent Peuples réduits aux fers;
Héros! ces sanglans Trophées,
Sont l'horreur de l'Univers.
Non ce n'est point la Victoire,
Qui seule assure la gloire,
Des Trajans & des Titus:
Un Prince guerrier, mais juste,
Par son Glaiue, est moins auguste,
Qu'il ne l'est pas ses Vertus.*

Nous vîmes enfin les Rives fortunées de la Sicile, où nous débarquâmes. Je regardai avec horreur le Goufre de Scilla, qui m'avoit exposé à de si grands dangers. Je me garderai bien d'en sonder, une seconde fois, l'afreuse profondeur.

Genève le 24. Septembre 1747.



AUX EDITEURS,

Sur la Question, quel est le plus grand de Jules César, ou de Pierre I.

Quoiquela Question proposée dans votre Journal de Juillet : *Quel est le plus grand de Jules César, ou de Pierre I. Empereur des Russies*, soit pour le moins aussi importante que celle du *plus fameux des Romains*, elle n'est pas, à mon avis si difficile à résoudre, pourvu qu'on se fasse une idée juste de la véritable Grandeur. Elle consiste selon moi, à faire du bien & à procurer des Avantages à la Patrie ou à la Société en général ; plus un Homme lui est utile, plus il est grand, plus il en mérite le Nom. Or dans cette supposition, on donnera sans hésiter la préférence à *Pierre I.* sur *Jules César* : Il a mis la *Russie* dans l'état florissant où nous la voions, au lieu que *César* a laissé Rome dans un esclavage, dont elle n'est jamais sortie, & où toute la gloire de la République a pris fin.

J'ai l'honneur d'être &c.

A..... le 13. Septembre 1747.




LE BONHEUR POEME
Chant IV.

Instruite à regarder avec indifférence les objets du fol attachement des Hommes, & souvent la cause de tous leurs maux, nôtre Ame bornée à cette seule Science, pourra t'elle se promettre des jours paisibles parsemez d'instans délicieux ?

C'est peu que devant vos yeux la Fortune transporte vos Richesses à d'indignes Favoris, & qu'ils ne versent point de larmes : C'est peu que l'on couronne vôtre Tête des plus glorieux Lauriers, & qu'elle n'en marche pas plus orgueilleuse : C'est peu que vous voyiez les autres Hommes au dessous de vous, sans vous croire au dessus d'eux : Vous n'avez fait encore qu'un pas dans la route du Bonheur, il vous reste encore plusieurs épines à atacher.

Nés souvent dans le préjugé, plus souvent inspirés par l'orgueil, toujours persuadés par leurs passions, les uns se choisissent un Système de Créance, qu'ils embrassent par coutume, conservent par nonchalance, & démentent

tent par libertinage. Assurez en eux mêmes de la vérité, & ne le croiant peut être que parcequ'ils s'imaginent fortement qu'ils le étoient, ces malheureuses Victimes de l'ignorance ou de la paresse, voient toujours leurs Sentimens en oposition avec leur Conduite, leurs Dogmes avec leurs Actions, leurs Réflexions avec leurs Penchans. Assés active pour leur reprocher cette contrariété à eux mêmes, & trop peu pour la pouvoit détruire, leur Raison n'a de force que pour les tourmenter. Inhabile à retrancher la cause de leurs tourmens, & tantôt vaincus, tantôt victorieux, ce Principe Divin, qui doit nous diriger dans la Vie, n'est chez eux qu'un poison qui accroît la douleur de leurs peines, & trouble la douceur de leurs plaisirs.

Il est d'autres Esprits amoureux du Vrai, qu'ils recherchent sans cesse, inquiets jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvé ou cru l'apercevoir, faciles à se désespérer des moindres incertitudes & aussi prompts à passer d'une opinion à l'autre, qu'affligés de n'être pas exemts de tout doute, quand ils en ont adopté quelqu'une. Errans de Siffème en Siffème, de Plans de Vie en Plans de Vie, d'Atachemens en Atachemens. Tantôt uniques Adorateurs de l'Être Suprême, ils plaignent le funeste aveuglement des Nations asservies à un Culte inu-

file & tyrannisées par de superstitieux Scrupules: Tantôt faisant plier leur Raison sous le joug victorieux de la Foi, ils n'hésitent plus qu'entre les divers partis de ceux qui la suivent: Tantôt Sceptiques nouveaux, ils n'ont vû par tout qu'incertitudes, que ténèbres & qu'erreurs. Ils prennent pour Système de n'en avoir point, & pour se délivrer enfin des doutes qui les tourmentent, ils suivent le parti de douter de tout.

Agités ainsi par mille incertitudes, inquiétés par mille doutes, éfrayés par mille difficultés, pourrons nous couler dans le Sein de la Paix, les jours qui nous sont assignez? Sans cesse en crainte de l'Erreur, jamais assurés de la Vérité, ne nous enrièrons nous point: Heureux l'Homme qui n'est jamais entré dans cette périlleuse Lice, où sous le nom de rechercher la Vérité, l'on n'apprend qu'à apercevoir par tout l'Erreur & le Mensonge! Ne dirons nous jamais; Heureux celui qui persuadé de conoitre la Vérité, ne voit point ses Mœurs en dispute avec ce qu'elle lui dicte! Et notre Esprit inquiet & incertain pourra t'il laisser notre Cœur satisfait & paisible?

Que celui qui le dit, assure en même tems que les plus secrètes opérations de la Nature lui sont conues & decouvertes. Ramassons

donc toutes nos forces, pour nous choisir un Système que la Raison nous conseille, & qui nous conduisant bien pendant le présent, nous mette hors de crainte & nous remplisse même s'il se peut, de douces espérances pour l'avenir. Ah! s'il s'en présentoit un à notre Esprit fortifié des Preuves les plus convaincantes pour se faire recevoir, accompagné des Préceptes les plus utiles pour nous perfectionner, enrichi de Promesses aussi consolantes que bien fondées, pour gagner nos Coeurs en persuadant nos Esprits; n'iroient ils pas, animez du desir le plus vif, embrasser une Doctrine si salutaire, qui les délivrant d'une cruelle perplexité, leur feroit vivement goûter les delices d'une Tranquillité supérieure à toute Attaque?

Acqurez donc vous tous qui avez senti le poids acablant de l'incertitude; volez & prenez que cette Doctrine se trouve, que ce Port assuré vous est ouvert, que ce But où vous tendiez est devant vous. Oui, & c'est la Main de Dieu qui vous l'indique: C'est lui même qui vous présente cet Antidote précieux: C'est lui qui monte à vos yeux une Lumière pure, qui écartant l'obscurité qui vous environne, vous laissera voir à découvert la Route qui conduit à la Félicité. Lumière pure, Révélation Divine, tu as

tous les Caractères de ton Auteur ! En vain voudroit on fermer les yeux à l'éclat qui te décèle, toi seule as tiré l'Homme du Gouffre d'erreurs où il étoit plongé ; toi seule as fixé son irrésolution & déterminé ses doutes. Il étoit come un Voïageur, qui dans les épaisses ténèbres de la Nuit, ne conoit plus de route certaine, & hésite, désespéré, de quel côté il doit tourner ses pas : Et toi, come un Flambeau brillant, tu t'es venue présenter à lui & tu l'as guidé à un sûr Azile. Qui méconoitroit ton origine, Divine Religion ! Tout porte en toi l'image de celui qui t'a produite & donnée à l'Homme, pour son bonheur. Te rejeterons nous come l'instrument de sa perte ?

Mais plutôt ne te regarderons nous pas, come le terme de nos peines & le seul objet de nôtre attachement ? Avant toi, ignorans de nôtre Origine, en doute sur nos Devoirs, en crainte sur nôtre Destination, nos Vertus n'avoient pour motif que l'orgueilleux espoir de l'estime ; & nos Crimes, pour frein que le foible pouvoir de la honte & du mépris. Incertains de la recompense de nôtre sagesse, nous n'étions sages qu'au hazard & jamais dans le degré où il le faut être : Ou présumant tout de nous mêmes, ou n'en voulant rien espérer regardant Dieu com-

mê un Maître & non come un Père, ou plutôt ne nous en formant que de fausses idées, indécis entre mille opinions, livrés aux caprices d'un Culte absurde ; Qu'étions nous, ou que n'étions nous pas ?

Ainsi la Religion sera nôtre Azile, parce que hors d'elle il n'y en a point. Et pourquoi en éfet, détruire à grands fraix un Edifice si bien établi ; pourquoi se refuser à la Vérité la plus évidente, pour aller puiser à des Sources détournées, une Morale que nous trouvons plus pure dans la Révélation ? Pourquoi un Home de bien préféreroit il de vivre selon les Loix de la Sagesse hors de l'Évangile, que sous l'Évangile ? Pourquoi refuseroit il dans ses Maux, un Remède si doux & si facile, pour aller perdre un tems précieux à en chercher de plus facheux, que son mal même ? Dégageons-le, ce Divin Remède, de ce que les téméraires Mortels ont osé y ajouter de profane & d'humain. Prenons le pur, tel qu'il nous a été donné, c'est à dire, corrigeant & aidant la Raison, sans la contredire & l'étoufer, plein de pressans motifs pour le présent & de célestes assurances pour l'avenir, Objet d'une Pratique exacte, & non Source d'infructueuses Spéculations : Prenons le come un Remède assuré contre les pâles craintes de la Mort.

Oui, je l'ose dire, sans lui ce Roi des Épouvantemens est mille fois plus terrible à nos yeux. Qui pourroit, privé de cet heureux secours, contempler sans frreur ses regards sanglans & sa gueule béante pareille à un goufre? Qui pourroit, entendre la voix, qui come une sombre & épaisse fumée qui sort d'une vaste fournaïse, nous apelle à ne plus vivre? Qui pourroit entrer sans horreur dans cet Abime, où l'on ne marche que dans les ténèbres, ou nôtre imagination ne fait si elle doit plus craindre le néant dont on la menace, ou les peines qu'on y dépeint? Ce sujet immense de nos Réflexions, cette Source intarissable de nos peines, d'où sortoient les dégoûts, les ennuis & la terreur: como un Fleuve dont les Torrens se succèdent sans cesse à eux mêmes, ce Monstre est un mot, dont la fureur indomptable ne se contentoit pas de terminer les jours de nôtre vie, mais y répandoit encore à pleines mains l'amertume & la fraieur, changé maintenant en Etre bienfaisant, n'est plus que l'Ange d'une bone Nouvelle; & son venin fatal, qui venoit autrefois troubler la douceur de nos plaisirs, est un Breuvage délicieux qui vient assoupir la vivacité de nos peines. Ainsi il a été donné à l'Homme de pouvoir être heureux, & sa Félicité, come son Existence, est l'ouvrage du Tout Puissant.

C'étoient là les Leçons, que jeune encore je donois aux Mortels sur le grand Art du Bonheur. Je les avois ornées des nombres harmonieux de la Poësie, dont la Bouche est féconde en merveilles, si cependant c'est encore toi même, car l'Home abuse de toi tous les jours, ô Divine Poësie ! Come une Captive deshonorée par l'Ennemi, tu ne fais plus que servir. Tu ne marches plus en ta cadence vaine, que come embarassée d'entraves, & tu n'as plus que des Parures relevées par le Clinquant. Au comencement, tu rassemblois autour de toi les Peuples charmés par tes doux Acords. Alors tu chantois l'Eternel que toi seule peux chanter : Tu donois aux jeunes Enfans des Sons harmonieux, qui honoroient la Vertu, qui couronoient l'aimable Inocence. Tu chantois & la Justice, & les Loix salutaires, & la Générosité pour ses Amis fidèles, & l'Himen aux nœuds saints & inviolables, & le noble Courage qui se sacrifie, & la Modération au front tranquile, & la Patience inalterable, dont les Regards paisibles n'ont jamais été obscurcis par l'Envie.

J'ai osé dans mes foibles Chants, te rapeller à ta destination première : J'ai osé confier des Préceptes sublimes aux sons d'une Lire montée par la Sagesse ; les Acords en ont

rèsonné sur ces Lieux glacés par le fougueux *Borée*, qui tient les Mers enchainées si longtemps. La sole Jeunesse n'a écoué que la frivole Harmonie de mes Accens & a abandoné les Leçons aux Fils d'*Eole*, pour les promener sur les Mers. L'envie, sous la forme d'un Critique pâle & défait, a noirci les Leçons & fermé l'oreille à l'harmonie. Mais l'Innocence docile les a caché dans son Cœur & suit la route où elles l'appellent. Pôse Jeunesse, les regrets seront ton partage. Envieux Censeur, le chagrin rongera ton Ame; mais la Paix habitera le Cœur de l'Innocence.

Utere nec quære.

T A B L E.

D iscours sur l'existence de Dieu & sur ses Perfections	197
II. Extrait du Traité des Renoncules	224
Lettre curieuse à l'Auteur de celle sur l'utilité des Bains	245
Autre Lettre sur la Question, quel est le plus grand de Jules César, ou de Pierre I.	267
Le Bonheur Poème, Chant IV.	268

ERRATA d'Août.

Pag. 168. L. 2. Bages, lisés Bares. P. 175.
Vers 4. devoir, lisés, pouvoir.



AVIS AU PUBLIC.

LEs heureux succès que les Remèdes de M. le Docteur *SALIS* continuent d'avoir dans tous les endroits, où ils sont répandus, ne laissent aucun doute sur leur efficacité. Ses Fébrifuges en particulier, extraits des Plantes & des Simples de Suisse, sont inmaquables, & ne causent jamais aucunes mauvaises suites. Des Lettres écrites de toutes parts constatent cette Vérité. Outre celles de divers Particuliers, il y en a de Persones du plus haut rang & de Corps respectables. Mr. *GREDER*, Conseiller d'Etat de la République de *Soleure*, & l'un des Seignrs. Directeurs de l'Hôpital, entr'autres, lui écrit au nom de la Direction, de la manière la plus remplie d'estime & de considération : Sa Lettre est du 22. Juillet 1747. En voici quelques traits : *Vous avez eu la bonté de gratifier l'Hôpital d'excellens Remèdes, que nous avons fait apliquer par Mr. le Docteur Steinegger, lesquels en peu de tems ont délivré & guéri promptement 21. Persones, dans l'Hôpital seulement, de Fièvres intermittentes, pourprées & malignes sans parler de plusieurs Persones en Ville,*

qui

* o *

qui par vos mêmes excellens Remèdes, pris chez Mr. le Baillif Vesperleder, ont été rétablies promptement : Outre cela, vous nous avez envoié en dernier lieu, pour l'Hôpital, des Sels purgatifs de Simples, avec les ofres les plus obligeans & les plus gracieux. . . . Je n'ai pas manqué d'informer de tout cela Mes Seigneurs & Supérieurs. Pour toutes ces bontez, je suis chargé par Messieurs de la Direction de vous témoigner combien il y sont sensibles, & je dois vous en faire mille remerciemens. Ils souhaiteroient de savoir en quoi ils pourroient vous témoigner leur juste reconnoissance, & ils vous prient de leur continuer vôtre bienveillance. Mr. Steinegger, Phisicien & Docteur en Médecine de la même Ville, s'exprime ainsi dans une Lettre du 12 Août : Pendant mon Quartier dans l'Hôpital, savoir pendant les Mois d'Avril, Mai & Juin. & depuis par une Ordonance spéciale de Mrs. les Directeurs de l'Hôpital, j'ai traité, avec Vos Remèdes, toutes sortes de Fièvres, tant continues, qu'intermitentes, parmi lesquelles il y en avoit des chaudes, malignes & même pestilentielles, & il y a eu jusques à 29. Persones, qui toutes ont été guéries heureusement en peu de jours. J'ai traité aussi en Ville, avec vos Remèdes des Persones de la première Condition, ataquées de Fièvres tierces & continues, qui ont été rétablies en fort peu de tems &c.

Mr. Salis, étant allé à Soleure au Mois d'Août,

❖

y a reçu des honneurs très distingués & des
 Présens considérables, par ordre de LL. EE.
 & en vertu du Décret du Conseil du 24. Juin
 dernier, portant : Que les Poudres de Mr. le
 Docteur Salis, qu'il fournit gratis aux Hôpitaux,
 aiant produit des effets merveilleux & surpré-
 nans, il avoit été arrêté, que les très honorés
 Seigneurs & Directeurs de l'Hôpital, seroient
 requis de faire faire, par quelques uns de leurs
 honorables Collègues, un Compliment de remerci-
 ment à Madame Salis, qui se trouvoit actuelle-
 ment à Soleure, dans lequel on feroit conoitre
 que dès que Mr. Salis seroit arrivé dans leur Ville,
 ainsi qu'il y étoit attendu, on lui doneroit des
 marques d'une juste reconnaissance ; enjoignant
 aux très honorez Seigneurs de la Direction de lui
 faire un Présent d'une Discretion bonète & con-
 venable. On remercioit, aussi la Direction
 d'avoir fait employer, avec tant de soin ces
 Remèdes, pour la guérison des pauvres Ma-
 lades de l'Hôpital, Et come, ajoutoit on, ces
 Remèdes, ont eu jusques ici des effets aussi prompts
 que salutaires & dignes d'admiration. & que
 Mr. le Baillif Philippe Vesparleder, très versé
 dans la Médecine, assure qu'ils ne peuvent nuire
 à personne, LL. EE. ordonnent expressement, que
 l'on en continuera l'usage le plus exactement qua
 l'on se pourra, de la manière prescrite par Mr.
 Salis, & avec les précautions requises, pour que
 les Malades ne prennent d'autres Médicaments

oposés, & qui puissent nuire à sa réputation.

La reconnoissance de Mr. *Salis*, pour tant de témoignages de bienveillance, & la généreuse Charité l'ont engagé de fonder une Apoticairerie dans l'Hôpital de *Soleure*, où l'on fournira à perpétuité, aux dépens de ce généreux Docteur, des Remèdes pour l'Hôpital & pour tous les Pauvres. Mr. le Bailif *Vesperleder*, est chargé de remplir cette charitable Comission.

Les Remèdes de Mr. *Salis* n'ont pas moins de succès dans toutes les autres Villes où ils se débitent, & il seroit trop long de rapporter les traits avantageux, que renferment différentes Lettres, qui lui ont été écrites par des Médecins & par des Persones éclairées. On en a fait à l'Hôpital à *Berne*, de très heureuses Expériences, & elles continuent avec succès. Mr. *Salis* est consulté de tous côtés sur des cas intéressans par des Persones de tout Ordre, par des Docteurs célèbres, par des Ministres d'Etat, par des Princes mêmes; & on croit rendre service au Public, en faisant conoitre des Remèdes, dont l'expérience averée & incontestable justifie la bonté & l'efficacité.

Ceux que l'on trouve actuellement en plusieurs Villes de Suisse, & qui y sont très conus par leurs heureux effets, consistent aux suivans. I



I. Une Poudre, extraite de Simples cueillies sur les hautes Montagnes des Alpes, qui a la vertu de guérir en 4. jours & sûrement toutes les Fièvres d'accès, de quelle espèce & nature qu'elles puissent être : Elle n'a aucun goût désagréable ; on la prend en très petite dose ; & loin d'avoir les mauvaises suites du Quina & de la Cascarille, son usage est doux, & ne sauroit jamais apporter aucune altération à la Constitution de ceux qui s'en servent. Plusieurs Médecins très habiles, aiant reconu les propriétés par l'expérience, ont abandonné toute autre Méthode pour la guérison des Fièvres.

II. Une autre Poudre, tirée aussi des Simples, qui guérit toutes les Inflammations internes, les Fièvres chaudes, pourprées, malignes, même celles des Femmes en couche ; les Défaillances, les Délires de toutes les Fièvres, les Convulsions, les Dissenteries, les Hemorragies, les Inflammations des yeux &c. Elle a encore la vertu de préserver des Maladies épidémiques & contagieuses & de les guérir. Les effets de cette Poudre sont prompts, & n'exposent à aucun danger.

III. Des Pilules, composées de plusieurs excellentes Racines des Alpes, dont les effets sont merveilleux, contre toutes sortes d'Obstructions intérieures, même les plus opiniâtres, come sont celles qui causent les Ethies,



lies, les Hidropisies, les Passions histériques, la Supression des Mois, les Vertiges, les Douleurs de Tête, l'Âme &c. Ces Pîsules agissent très doucement, par les Selles & les Urines, presque sans violenter la Nature, & elles font journellement des Cures surprenantes, guérissant un grand nombre de Persones abandonées des Médecins.

On trouvera ces différents Remèdes, à *Solothourne* chez Mr. le Baillif *Vesperleder*, Docteur en Médecine ; à *Coire*, chez Mr. *Walther*, Docteur en Médecine ; à *Bâle*, chez Mr. *Nicolas de Jérôme Bernoulli*, & chez Mr. *Bourcshardt*, Directeur du Bureau d'Adresse ; à *Vevey*, chez Mr. *Du Bosson*, Docteur en Médecine ; à *Morges*, chez Mr. *Mousson*, D. en Médecine ; à *Lausanne*, chez Mr. *Struvins*, Pharmacien ; à *Fribourg*, chez Mr. *Rotantzi*, Docteur en Médecine & Physicien de la Ville, & chez Mr. *Schûler*, Docteur en Médecine, & Médecin de l'Hôpital.

